

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## LA BRUYÈRE

Rien de moins connu que la vie de La Bruyère; il n'a pas parlé de lui, et ses contemporains ont imité son silence; on ignore même la date précise de sa naissance; il naquit en 1639, selon les uns, en 1644, selon les autres, à Dourdan (Seine-et-Oise); il descendait d'un fougueux ligueur, qui avait été lieutenant-civil à Paris, sous Henri III, et il venait d'être nommé trésorier de France à Caen, lorsque, sur la désignation de Bossuet, le grand Condé le chargea d'enseigner l'histoire à son petit-fils, depuis si connu pendant la Régence sous le nom de M. le Duc. Il passa la plus grande partie de sa vie chez les Condé; ce fut là qu'il écrivit son seul livre, mais livre immortel, *les Caractères*; il n'y attachait pas une très grande importance, car il le donna comme dot à la fille de son libraire, Michalet, petite enfant dont la grâce et les caresses avaient acquis son amitié. On peut se figurer La Bruyère d'après ses écrits: âme religieuse, esprit élevé, caractère délicat et fier; un contact trop fréquent avec les grands de ce monde l'avait incliné vers la tristesse: il vivait près de l'opulence, près de la grandeur, près de la cour, et, avec un mérite supérieur, il était seulement toléré dans ce monde brillant qui attirait les yeux de tous. La gloire littéraire lui vint cependant; *les Caractères* furent un événement pour le tout Paris d'alors; on croyait y voir des portraits d'après nature, des ressemblances étudiées sur le vif, et on voulait reconnaître les figures des courtisans fameux sous les noms de convention, que La Bruyère donne à ses études. Qui donc était Giton, ou Irène, ou Arténice, ou Hémagoras, ou Chrysippe? On cherchait, on scrutait et le livre de

La Bruyère se répandait de plus en plus; il amena son auteur à l'Académie.

En effet, pour un écrivain moraliste, quelle mine inépuisable d'observations dans cette maison de Condé, avec ses officiers, ses courtisans, ses affidés, ses serviteurs! Que de comédies, que de tragédies! Il voyait de près le grand Condé, grand, en effet, par la bravoure et le génie, moins grand par le caractère. Il entra à Chantilly au moment même où l'infortunée princesse de Condé, (Clémence de Maillé) femme du héros, venait d'en sortir pour être enfermée à Châteauroux, *ad multos annos* (1). Il vit de près les jalouses fureurs du Duc, qui martyrisait la plus vertueuse des femmes; il connut les Conti, spirituels, braves, mais d'humeur redoutable; il vécut enfin, en familier, dans cette maison dont on disait que tout y était mystère et que rien n'y

(1) Claire-Clémence de Maillé, nièce du Cardinal de Richelieu, épousa le grand Condé, malgré lui, et quoi qu'elle lui ait donné de grands témoignages de dévouement durant la Fronde, il ne l'aima jamais. Elle vivait abandonnée à l'hôtel de Condé, lorsqu'un jour un valet lui demanda de l'argent d'un ton insolent. Un officier, nommé Rabutin, le réprimanda; tous les deux mirent l'épée à main: la princesse se jeta entre eux et fut blessée à l'épaule. Le prince de Condé fit arrêter le malheureux domestique, nommé Duval; il fut traîné aux galères, et tué en cherchant à s'évader. Rabutin se sauva en Allemagne, où il épousa une princesse de *Hohenrollern*. La princesse de Condé refusa de s'expliquer sur ce tragique événement, et son mari, furieux, la fit enfermer dans le donjon de Châteauroux, où elle mourut après dix ans de captivité.



était secret, et, sans nul doute, la situation du professeur servait l'écrivain.

La Bruyère enseignait au jeune duc, non seulement l'histoire, mais la géographie; il devait surtout lui faire connaître les frontières de la France et les pays voisins qui pouvaient avoir le plus de rapports, soit en paix, soit en guerre, avec la France; il lui apprenait aussi la généalogie historique de la Maison royale de France et des familles qui lui étaient alliées et, de plus, les fonctions de la Maison du Roi : l'ordre, le nom, le rang, les attributs de ceux qui remplissaient ces emplois; plus, la Fable, les Métamorphoses d'Ovide; plus, une idée générale de la philosophie. Ce plan d'études avait été rédigé, non seulement pour La Bruyère, mais pour tous les précepteurs et professeurs par le prince de Condé lui-même.

Il en fut du duc de Bourbon comme du grand Dauphin : les plus excellentes méthodes, les maîtres les plus distingués ne purent triompher d'une invincible nonchalance; il comprenait vite et apprenait facilement, mais il oubliait de même. La Bruyère, se souvenant de ses inutiles efforts, écrivait plus tard : « C'est un excès de confiance de la part des parents d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfants, et une grande erreur de n'en rien espérer et de la négliger. » Mais quelque imparfait que fût le succès de cette éducation, Condé et le duc de Bourbon, son fils, ne cessèrent de témoigner une profonde estime à La Bruyère. Il mourut chez eux, et si, à Chantilly, à l'hôtel de Condé, il connut des dégoûts, ce ne furent pas les maîtres qui les lui infligèrent. Ces dégoûts, ces ennuis ne les devine-t-on pas dans ces pensées, tirées du chapitre, le *Mérite personnel* ?

« Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve et de venir au niveau d'un fat qui est en crédit !

« Le génie et les grands talents manquent souvent, quelquefois les seules occasions : tels doivent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auraient fait.

« Il faut en France beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi et à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité.

« S'il est heureux d'avoir eu la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez. »

Le chapitre des *Femmes* ne les peint pas sous des traits aimables; il semble que La Bruyère n'ait connu que des coquettes. Voyez :

« A juger de cette femme par sa beauté, sa jeu-

nesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doive un jour la charmer. Son choix est fait : c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

« Une femme est aisée à gouverner pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine.

« Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir, au moins une fois le jour, d'avoir une femme ou de trouver heureux celui qui n'en a point. »

Dans le chapitre du *cœur*, il y a des traits plus délicats; je citerai ceux-ci :

« Il est triste d'aimer sans une grande fortune, qui nous donne le moyen de combler ce que l'on aime, et de le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

« Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

« Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour certaines pertes.

« Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amèrement, et l'on est sensiblement touché;

« mais l'on est ensuite si faible, ou si léger, que l'on se console.

« Être avec des gens que l'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

« Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. »

On a bien bonne opinion du cœur de La Bruyère après avoir médité ce chapitre. Dans le chapitre de la *Conversation*, remarquons ce conseil :

« L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement.

« Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, l'on peut être insupportable. Les manières, que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal; une légère attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugements.

« Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

« L'une des marques de la médiocrité de l'esprit est de toujours conter. »

Voici un excellent portrait du grand Corneille :

« Il est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation; il prend un mot pour un autre, il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient; il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'*Auguste* ou de *Pompée*, de *Nicomède* ou d'*Héraclius*; il est roi, et grand roi, il est politique, il est philosophe; il entreprend de faire parler les héros et de les faire agir; il peint les Romains, et ils



« sont plus Romains dans ses vers que dans leur  
« histoire. »

Ce chapitre contient quelques-uns de ces portraits dans lesquels La Bruyère excellait, mais qu'on ne peut citer, à cause de leur longueur. Celui d'*Hemagoras*, qui savait tout, qui connaît tous les rois assyriens et mède, qui a des détails particuliers sur les dynasties égyptiennes, mais qui ignore le nom de l'empereur d'Allemagne, ne s'appliquerait-il pas à Condé lui-même qui connaissait si bien l'antiquité et qui avait eu recours à La Bruyère pour s'instruire des origines de la guerre de Trente ans et du motif du siège de Bude ?

Le chapitre des *Biens de Fortune* annonce un grand mépris pour l'argent, et rien, dans la vie de La Bruyère, ne contredit ses pensées.

« Il y a des misères sur la terre qui saisissent  
« le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux  
« aliments, ils redoutent l'hiver, ils appréhendent  
« de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces, l'on force la terre et les saisons pour  
« fournir à sa délicatesse; de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches,  
« ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau  
« la nourriture de cent familles. Tienne qui  
« voudra contre de si grandes extrémités, je ne  
« veux être, si je puis, ni malheureux, ni heureux : je me jette et me réfugie dans la médiocrité. »

Les portraits de Giton et de Phédon, le riche et le pauvre sont célèbres; décrits, il y a deux cents ans, ils sont toujours de la plus parfaite ressemblance.

Les trois chapitres : *de la Ville, la Cour, les Grands*, sont pleins de l'amertume d'un homme qui a trop expérimenté les sujets qu'il traite. Quelle éloquente et vive satire de l'insolence et du luxe des parvenus !

« Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre  
« empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence. Vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'auraient pu choisir une plus belle demeure... N'y épargnez rien, grande reine; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et vos lambris; tracez de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement est tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors et votre industrie pour cet ouvrage incomparable, et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quel-  
« qu'un de ces pâtres qui habitent les sables

« voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour, à deniers comptants, cette royale maison pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune. »

Quel beau tableau, et avec quel art il est gradué ! Il montre, chez La Bruyère, à côté du penseur, l'écrivain. Quelle énergie il trouve pour décrire les courtisans :

« Ces hommes n'ont jamais vécu que pour  
« d'autres hommes ; ils semblent les avoir regardés comme leur Dieu et leur fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paraître tels qu'ils étaient peut-être dans leur cœur, et ils se sont perdus par déférence ou par faiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des grands assez grands et assez puissants pour mériter le nom que nous croyions, et que nous vivions à leur gré, selon leur goût et leur caprice, et que nous pussions la complaisance plus loin, en mourant, non de la manière qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage. »

Ces paroles font allusion à la mort du médecin Bourdelot, qui mourut sans se confesser, de peur de contrarier la belle jeunesse de l'hôtel de Condé. La haute philosophie de La Bruyère fut choquée de cette courtisanerie, persistant jusque dans les bras de la mort. Terminons en citant ce beau passage sur notre religion :

« Si la religion était fausse, voilà, je l'avoue, le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : quelle majesté, quel éclat des mystères ! Quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur, quelle innocence de mœurs ! quelle force invincible et accablante de témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice ! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance : y eût-il rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvait-il mieux rencontrer pour me séduire ? Où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver quelque chose de meilleur, mais quelque chose qui en approche ?... »

C'est, lorsqu'il touche à ces grandes questions, que La Bruyère laisse voir le feu caché dans son âme; la foi et l'amitié l'échauffent; les autres sujets aiguissent la finesse de son esprit, mais le mépris des hommes, trop connus, trop éprouvés, répand toujours dans son jugement une certaine amertume. La Rochefoucauld est plus froidement satirique, mais Vauvenargues plus indulgent.

On ne saurait lire La Bruyère tout d'un trait, mais il est bon d'en lire de temps en temps une



page; il fait penser, il amuse et il instruit. Suard l'a apprécié en excellents termes : « La Bruyère, dit-il, en peignant les mœurs de son temps, a pris ses modèles dans le monde où il vivait; mais il peignit les hommes, non en peintre de portraits, qui copie servilement les objets et les formes qu'il a sous les yeux, mais en peintre d'histoire qui choisit et rassemble différents modèles, qui n'en imite que les traits de caractère, et qui sait y ajouter ceux que lui fournit son imagination pour en former cet ensemble de vérité idéale et de vérité de nature, qui constitue la perfection des beaux-arts. » (*Notice sur La Bruyère.*)

La Bruyère mourut d'une attaque d'apoplexie,

le 10 mai 1696. Voici en quels termes Saint-Simon annonce cette mort : « Le public perdit un homme illustre par son esprit, par son style et sa connaissance des hommes : je veux dire La Bruyère, qui mourut d'apoplexie, après avoir surpassé Théophraste, et avoir peint les hommes de notre temps d'une manière inimitable. C'était d'ailleurs un fort honnête homme, de très bonne compagnie, simple, sans rien de pédant et fort désintéressé. Je l'avais assez connu pour le regretter, et les ouvrages que son âge et sa santé pouvaient faire espérer de lui. » (Tome I.) Quel modèle il eût fourni lui-même au Théophraste moderne!

M. B.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### L'ART CHRÉTIEN

PAR M. RIO

ROME ET VENISE

Depuis longtemps nous avions le désir de parler à nos lectrices de l'excellent ouvrage de M. Rio, qui serait populaire et classique, si le style de l'auteur se trouvait à la hauteur de sa pensée, et si le feu de son imagination colorait davantage sa parole. Il a donné à son livre une forme didactique, et, avec une très grande simplicité, il communique au public les trésors d'érudition artistique, amassés par l'étude et par de longs voyages. Nul ne connaît mieux les peintres italiens, leur histoire, le signe particulier de leur talent, leurs procédés; mais nul ne les juge de plus haut, car il les juge en moraliste et en chrétien, et quelle que soit la beauté de la ligne, l'excellence de la couleur, il condamne celui qui ne s'est servi de la magie du pinceau que pour corrompre les âmes, celui dont le génie n'a pas rendu gloire à Dieu, et qui s'est abaissé à des représentations indécentes et grossières. Épris de l'art, il méprise l'art profane, l'art qui n'élève pas vers Dieu, et de là ses tendres prédilections pour Venise et ses premiers peintres : les Mantegna, les Bellini, les Giorgione, les Porderone et sa profonde aversion pour le Titien, à qui il reproche le naturalisme, fruit de la Renaissance et des influences païennes, et sa profonde admira-

tion pour Paul Véronèse, dont il exalte à la fois le caractère pur et l'admirable talent.

M. Rio parle avec amour de Venise et de ses princes, et comme il les décrit volontiers, se faisant peindre à genoux devant la Sainte Vierge ou devant saint Marc, humbles dans leur gloire, austères dans leurs mœurs, serviteurs de Dieu, serviteurs de l'Eglise, serviteurs de l'Etat! Cette partie du livre est aussi intéressante qu'instructive, et rectifie bien des préjugés sur cette grande République que les romanciers et les gens de théâtre représentent toujours livrée à un carnaval trop prolongé.

M. Rio apprécie en ces termes le grand rôle de Venise :

« Il ne faut pas oublier, dit-il, que les Vénitiens furent sur la Méditerranée ce que les Espagnols et les Polonais furent aux deux extrémités de l'Europe, c'est-à-dire l'une des trois sentinelles avancées de la chrétienté contre les Barbares. L'on peut affirmer que, entre toutes les puissances maritimes qui se sont succédé sur cette mer, il n'en est aucune qui ait laissé, chrétiennement parlant, d'aussi honorables souvenirs. Au XVII<sup>e</sup> siècle, leur drapeau flottait encore plus glorieux que jamais, et quels géants étaient chargés d'en soutenir l'honneur! C'était un Louis Moncenigo, infatigable défenseur de l'île de Candie, objet d'admiration pour les Turcs eux-mêmes, qui, en apprenant sa mort, prirent le deuil et firent défiler leurs galères, pavées de drapeaux noirs, devant le lieu de



» sa sépulture; c'était un François Morosini dont  
 » les exploits seraient regardés comme fabuleux,  
 » s'ils étaient moins authentiques, qui fut juste-  
 » ment surnommé le héros du siècle, et qui  
 » forme le digne pendant de son contemporain  
 » Sobieski, engagé sur un autre point, dans la  
 » même croisade, à laquelle les puissances Euro-  
 » péennes assistaient avec une stupide indiffé-  
 » rence, toutes fières de se trouver à jamais gué-  
 » ries de l'enthousiasme religieux. L'histoire de  
 » Venise abonde en souvenirs de ce genre pen-  
 » dant une longue série de siècles; des hostilités  
 » presque permanentes contre l'islamisme durent  
 » y familiariser les esprits avec les idées de sa-  
 » crifice, de martyre et de dévouement à quelque  
 » chose de grand...

» Malheureusement, il vint un jour où la dé-  
 » pravation intellectuelle et morale du XVIII<sup>e</sup> siè-  
 » cle exerça ses ravages dans les lagunes, et  
 » tant de circonstances concoururent à accélérer  
 » la déchéance du caractère national, qu'il ne s'y  
 » trouva plus ni énergie, ni dignité, quand le  
 » jour fatal fut arrivé. Ces souvenirs sont encore  
 » trop rapprochés de nous pour qu'on puisse pro-  
 » clamer la vérité tout entière soit sur les fautes  
 » qui attirèrent sur Venise un si terrible châti-  
 » ment, soit sur l'incompétence de ceux qui le  
 » lui infligèrent... »

Par cette citation, nos lectrices apprécieront  
 l'esprit grave et chrétien de cet ouvrage, où les  
 plus exactes notions sur l'art et sur les artistes,  
 et sur le milieu où ils vécurent, partent toujours  
 du point de vue de la foi. C'est beau et rare (1).



## JOURNAL DE MADEMOISELLE D'ARVERS

PAR TORU DUTT

Ce livre est extraordinaire, non dans son es-  
 sence, mais dans son origine. Il a été écrit en  
 français par une jeune fille hindoue, née à Cal-  
 cutta, d'un père et d'une mère appartenant à la  
 race hindoustani, mais tous deux chrétiens, tous  
 deux initiés aux lettres et aux idées de l'Occident.  
 Le père communiqua ses goûts et sa science à sa  
 fille; elle connaissait non seulement la langue vul-  
 gaire de l'Inde, mais la langue savante, le sans-  
 crit; elle écrivait en anglais et en français avec  
 autant d'élégance que de facilité; on lui doit la  
 meilleure traduction anglaise et en vers, des beaux  
 vers d'André Chénier, la *Jeune captive*; elle a  
 publié, sous le titre gracieux de *Gerbe glanée dans  
 les champs français*, un choix de poésies moder-  
 nes, avec une épigraphe traduite de Schiller,  
*J'apporte des fruits et des fleurs cueillies sur  
 un autre sol, sous la lumière d'un autre soleil,  
 dans une plus heureuse nature.* Tout ce qui  
 venait de l'Occident ravissait cette fille de l'au-

rore; elle n'a pas décrit son pays, les merveil-  
 leux paysages de l'Inde, ni les forêts vierges, ni  
 le fleuve sacré, ni les vieux temples pleins de  
 mystères; elle n'a pas traduit les chants anti-  
 ques, les légendes poétiques de sa patrie, elle les  
 aimait et les connaissait cependant, mais son es-  
 prit et son cœur préféraient les langues et les  
 littératures étrangères; peut-être ses sentiments  
 religieux ne furent-ils pas étrangers à ce choix;  
 elle aimait les contrées lointaines d'où lui était  
 venue la lumière de l'âme.

Ce roman que nous annonçons, le *Journal de  
 mademoiselle Darvers* a été écrit en français,  
 et en un français élégant et pur. C'est une simple  
 histoire de jeune fille, qui, déçue dans un pre-  
 mier amour, se retourne vers un cœur dévoué  
 et fidèle, lui donne sa foi, et meurt lorsqu'elle a  
 atteint le comble du bonheur.

La beauté de l'âme de Toru Dutt se peint bien  
 dans le caractère de Marguerite, naïve, aimante,  
 pieuse et pure, et, comme l'a fort bien remar-  
 qué mademoiselle Clarisse Bader, auteur d'une  
 excellente notice sur la jeune Hindoue: « Ce livre  
 » nous fait penser à ces fleurs exotiques, trans-  
 » plantées dans ces contrées, et qui, tout accli-  
 » matées qu'elles soient, gardent encore le pa-  
 » rum de leur terre natale. L'influence de l'Inde  
 » se retrouve ici. Nous reconnaissons l'influence  
 » indienne dans la nature si douce, si tendre de  
 » l'héroïne, dans la candeur des caractères, et  
 » aussi dans quelques poétiques comparaisons,  
 » dans quelques gracieux compliments semés à  
 » travers le récit... Plusieurs fois, en lisant le  
 » récit de Marguerite d'Arvers, qui, elle aussi,  
 » semble une jeune fille de l'Inde, transportée  
 » dans notre France chrétienne, j'ai cru entendre  
 » Toru elle-même, telle que me la révélaient ses  
 » lettres et celles de son père. Je retrouvais dans  
 » son héroïne, sa grâce si candide, l'exquise sen-  
 » sibilité de son cœur, sa foi si profonde et si  
 » tendre. Dans le foyer paternel de mademoiselle  
 » d'Arvers, je reconnaissais celui de notre jeune  
 » Hindoue. En voyant Marguerite entre ses pa-  
 » rents, il semble réellement voir Toru entre son  
 » père et sa mère. »

La vie de Toru fut courte; elle succomba à une  
 maladie de poitrine, qui avait déjà enlevé son  
 frère et sa sœur. Son père annonçait en ces ter-  
 mes cette immense perte; il écrivait à mademoi-  
 selle Bader :

« Elle nous a quittés dans la soirée du 30 août  
 » (1877) pour cette terre où le chagrin et la sépa-  
 » ration sont inconnus. Sa foi en son Rédemp-  
 » teur était sans réserve, et son esprit toujours  
 » dans une paix parfaite, la paix qui surpasse  
 » tout entendement... Jamais il n'y eut plus  
 » douce enfant, et c'était la dernière! Ma femme  
 » et moi, dans notre vieil âge, nous sommes lais-  
 » sés dans une maison vide et désolée, où réson-  
 » nait naguère la voix de nos trois bien-aimés;  
 » mais nous ne sommes pas abandonnés : le

(1) Librairie Hachette, boulevard St-Germain, 67.  
 — Prix, 4 fr.



» Consolateur est avec nous, et un temps viendra  
» où nous nous rencontrerons en la présence de  
» Notre-Seigneur, pour ne plus jamais être sé-  
» parés. » Elle avait vingt ans à peine.

Nous avons pensé que l'auteur et le livre mé-  
ritaient de vous être signalés, dans ce temps où  
les Japonais et les Chinois remplissent nos rues,  
Toru Dutt, Hindoue, chrétienne et qui aimait  
tant la France, me paraît beaucoup plus intéres-  
sante que ces adorateurs de Bouddha, ou, pour  
parler plus juste, du Veau d'or (1).] M. B.

## DEUX MOIS LOIN DE PARIS

PAR MADAME D. DE BODEN

On se plaît à retrouver dans ce volume l'aima-  
ble simplicité de l'auteur, qui dit avec esprit et  
naturel :

J'étais là : telle chose m'advint.

Elle raconte un voyage dans le Midi et un autre  
à Paray-le-Monial, et l'on croirait lire les lettres  
d'une spirituelle et pieuse amie. Une Visite à  
Saint-Lazare touche et intéresse; nous vou-  
drions que toutes les familles chrétiennes fis-  
sent bon accueil à ce livre, émané d'une plume  
absolument consacrée au bien (2). M. B.

## ETUDES ET NOTICES HISTORIQUES

PAR MADAME BOURDON

Sous ce titre, madame Bourdon, qui sait étu-  
dier et qui veut instruire, trace plus de vingt-  
cinq biographies, dont quelques-unes, étant peu  
connues, offrent par là-même un plus vif intérêt.

L'auteur jette d'abord un coup d'œil sur l'em-  
pire d'Orient, nous reportant au <sup>v</sup>e siècle par la  
belle Athénais qui, sous le nom d'Eudocie, fut la  
femme de l'empereur Théodose II. On trouve en-  
suite une belle étude sur Jeanne de Constantino-  
ple ou de Flandre, tenant des deux patries, qui  
lui donnèrent leur nom, une part de malheur;  
honorée comme bienheureuse par ceux qui l'a-  
vaient vue faisant le bien, traitée de parricide  
par les partisans du faux Baudouin, qui se fit  
passer pour son père et qu'elle livra à la justice.

(1) Chez Didier, 35, quai des Grands-Augustins. —  
Prix 6 fr.

(2) Librairie Saint-Michel, rue de Mézières, 6, Paris.  
— Prix, 2 fr.

Après d'intéressantes esquisses du Prince  
Noir, de Henri, le navigateur, et d'Isabel de Cas-  
tille, l'auteur, parlant des filles de Louis XI,  
loue la dame de Baujeu et plaint l'aimante et  
malheureuse Jeanne de Valois.

Au <sup>xvi</sup>e siècle, on s'arrête devant le beau ca-  
ractère de l'infortuné Miguel Cervantès, dont  
l'immortel ouvrage fit dire à Philippe III, voyant  
un lecteur se pâmer de rire :

« Ou cet homme est fou, ou il lit *Don Qui-  
chotte*. »

Plusieurs femmes traversent cette galerie  
d'ombres ressuscitées. Claire-Isabelle, Infante  
d'Espagne, qui régna paisiblement sur les Pays-  
Bas, au temps de Van-Dyck et de Rubens; Ma-  
rie-Félicie des Ursins, l'inconsolable veuve de ce  
Montmorency qui, justement condamné, trouva  
sa grâce dans tous les cœurs, excepté dans le  
cœur de Louis XIII, reflétant Richelieu; la femme  
et les filles de Jacques II; les princesses de la cour  
de Louis XIV; la grande Marie-Thérèse; sa fille,  
notre reine-victime, Marie-Antoinette; Charlotte  
Stuart, fille de Charles-Édouard, héros tombé,  
qu'elle sut relever moralement par son amour  
intelligent et ses tendres soins.

L'auteur, traversant la région de nos orages  
révolutionnaires, rencontre, d'une part, Charlotte  
Corday qui, s'étant éprise de la liberté antique,  
devient criminelle par indignation contre la pré-  
tendue liberté de 93; d'autre part les vierges de  
Verdun, si touchantes entre les mains de leurs  
bourreaux; et enfin, plus près de nous, la prin-  
cesse Louise de Condé, appelée à la vie monasti-  
que, toujours errante, par le fait, ou par les con-  
séquences de la Révolution, et se reposant plus  
tard, avec ses filles les Bénédictines, dans le si-  
lence et l'adoration du Très Saint Sacrement, au  
lieu même que le roi Louis XVI rendit illustre et  
saint par sa captivité.

Les derniers temps contemporains ont aussi  
fourni à l'auteur des silhouettes attachantes à  
divers titres : madame Récamier, type de beauté  
et de bonté; le savant André Ampère, si bon, si  
dévoué; son fils Jean-Jacques; lady Franklin, la  
courageuse femme du navigateur; le célèbre  
voyageur Livingstone, et enfin le Père Gratry,  
que n'oublieront jamais ceux qui l'ont connu, lu  
ou entendu (1).

(1) Paris, Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte. — Prix,  
2 francs.



## UN ÉPILOGUE A LA GUERRE DES DEUX ROSES

## LE JUIF DE BRUGES

Le couvre-feu était sonné depuis longtemps. Une brume épaisse enveloppait la ville de Bruges; de rares lanternes projetaient une lueur incertaine et rougeâtre, et le silence n'était troublé, de quart d'heure en quart d'heure, que par le son de trompe du veilleur placé au haut du beffroi. Cependant deux hommes, cachés sous de larges feutres et d'amples manteaux, suivaient d'un pas rapide la grande rue de la ville. Déjà arrêtés par le guet pour être dehors à cette heure indue, ils n'avaient eu qu'à murmurer quelques mots au capitaine qui s'était découvert respectueusement en disant à ses hommes : « laissez passer. » Ils s'enfoncèrent bientôt dans cette partie de la basse ville nommée alors quartier des Juifs.

« Vilain endroit, mon William, dit l'un de ces promeneurs mystérieux. Il fait noir ici comme en enfer... Mais, au moins, tu m'as répondu du succès de l'entreprise; car c'est sur ta parole que j'ai quitté l'Angleterre pour venir moi-même organiser cette affaire... Sur mon âme! on n'y voit rien; je trébuche à chaque pas; je ne crois pas les yeux des espions de Tudor assez perçants pour me reconnaître ici.

— Monseigneur peut être tranquille, reprit William, d'ailleurs le gouvernement nous sert; et quant à celui que vous allez voir, milord, vous serez frappé de cette ressemblance... Lady Grey elle-même s'y fut trompée... Mais nous sommes ici rue Nazaréth, et voici la maison du vieux José. »

Et William montra à son maître une allée étroite, à l'extrémité de laquelle une lumière vacillante annonçait que les habitants du lieu veillaient encore. Deux hommes se trouvaient dans une salle basse encombrée de marchandises diverses. Un vieillard, courbé devant une table, semblait mettre en ordre quelques comptes; mais son attention était ailleurs, et à chaque instant il relevait sur son compagnon des yeux où la colère le disputait à l'inquiétude.

Celui-ci, bel adolescent de quinze à seize ans, arpentait en tous sens la petite salle d'un pas impatient. Son visage était plein de distinction et de noblesse, sa taille haute et ferme, et sans son justaucorps de laine brune, retenu à la taille par

une ceinture de cuir, on aurait juré qu'il était de haut lignage.

« Mon père, dit-il enfin au vieillard qui le suivait toujours du regard, je crois que vous désirez me parler, je suis à vos ordres. »

Le père secoua gravement sa tête, vieillie plus encore par l'adversité que par l'âge.

« Oui, Perkins, j'ai à te parler, et c'est encore pour te réprimander. Il y a quelques jours, tu as fermé la porte de la boutique pour ne pas vendre au chevalier de Chatillon cette étoffe de bouracan que j'avais achetée pour lui; tu rougissais de tenir l'aune du marchand.

— Ah Perk! Perk! ton orgueil est bien grand; prends garde, il te perdra. »

Perk roulait, avec une impatience contenue, sa toque de laine dans ses doigts.

« Et aujourd'hui, où as-tu passé la moitié de la journée? à errer par la ville pour voir les habits de velours et les plumes flottantes des seigneurs. Et ce n'est pas tout : pendant que ton vieux père se consumait le corps et l'âme pour essayer de te faire riche, tu cherchais à le quitter. »

Perkin fit un mouvement.

« Tu t'étonnes de me voir si bien informé, tu as oublié que tu ne t'appartiens pas; tu dépends encore de moi, Perk, et l'homme de guerre que tu as supplié de t'emmener dans sa troupe, est venu me demander mon consentement. »

Le jeune homme s'approcha de son père.

« Eh bien! oui, dit-il, mon père, j'ai tort, je suis ingrat; mais vous ne savez pas ce que je souffre, enfermé ici, dans ce sombre comptoir; vous n'entendez pas les voix qui me bourdonnent aux oreilles les mots de richesse, de grandeur. Je ne sais si, comme vous dites, je suis ambitieux, mais j'ai besoin de m'élever, de briller. Oh! ne secouez pas la tête, mon père, ne dites pas que nous sommes juifs et vilains; nous sommes dans le pays où Pierre Leroy, un tisserand et Arteveld, un brasseur, ont commandé en maîtres. »

Le vieux juif regarda son fils avec chagrin.

« Encore si j'étais riche comme autrefois, murmura-t-il, mais le Tudor m'a tout enlevé!... C'est assez, Perk! dit-il à haute voix; ce soir encore vous n'entendrez pas raison, montez à votre chambre. »

Le jeune homme baissa la tête avec découragement, et prenait sa lanterne pour se retirer, lorsque la porte s'ouvrit et donna entrée aux deux hommes enveloppés de manteaux.



« Juif, dit celui dont la haute taille et le regard impérieux faisaient aisément reconnaître le maître, est-ce là ton fils ? »

José surpris et mécontent d'une visite qui s'annonçait ainsi, s'était redressé. Il regarda fièrement les étrangers, mais ne répondit point.

« N'as-tu pas entendu la question de milord ? dit William. »

En ce moment le manteau de milord s'étant entr'ouvert, laissa voir un riche pourpoint et une épée étincelante.

« Ah ! vous êtes anglais, reprit le juif avec une singulière expression de haine, et peut-être au service de Henri Tudor ? »

— C'est moi qui viens t'interroger, José Waerbeck !

— Vous savez mon nom !...

— Tout ce qui te concerne. Veux-tu que je te parle de ton riche magasin de Grosvenor-square, ou de ta femme Esther, ou de la traversée du détroit ?

— De rien de tout cela, dit le juif en pâlisant, car je ne suis pas assez fort pour venger ma fortune perdue, ma femme morte de douleur, et mon exil loin de ma patrie.

— Qui sait ? dit milord ; réponds d'abord. Est-ce là ton fils.

— C'est le seul que m'ait laissé ma pauvre Esther.

— Eh bien ! donne-le moi, ce fils, et au nom de la fleur de l'Angleterre, je te promets d'en faire un roi ; et Henri VII, l'orgueilleux Tudor qui a chassé les juifs, et qui opprime les barons de son royaume, tombera pour ne plus se relever. »

José recula d'étonnement pendant que Perk attachait sur l'étranger un regard d'ardente curiosité.

« Non, c'est impossible ; ce seigneur veut plaisanter, dit le père.

— Ai-je l'air de plaisanter ! demanda l'étranger en attachant son regard dur et impérieux sur l'israélite, pendant que sa main tourmentait la garde de sa longue épée.

— Mais enfin...

— José Waerbeck, ton fils est la vivante image du jeune Richard, traîtreusement assassiné par James Tyrrel. Regarde, il a le front haut des York, leur bouche fière et hautaine, leurs yeux d'un bleu sombre ; jusqu'à la tête qu'il tient légèrement penchée à droite comme Edeuard IV. Laisse-moi faire, José, et, avant un an, pour toute l'Angleterre Richard revivra et ira les armes à la main redemander le trône de son père.

José demeura muet de surprise ; et Perkin, les joues en feu, et la respiration haletante, pressait les mains de son père. Le vieillard eut, en le considérant, un sourire d'orgueil, mais il reprit bientôt avec une expression triste et passionnée.

« Non... vous voulez m'enlever mon enfant ! et il attirait Perk contre son sein. Vous avez dit : ce José Waerbeck est pauvre, il aime l'or, nous

lui en donnerons tant qu'il nous cédera son fils. Ah ! vous vous êtes trompés, messeigneurs.

— Non ; maître José, nous n'avons pas dit cela ; mais sachant votre juste haine contre le roi d'Angleterre, nous espérions vous donner un moyen de la satisfaire.

— Et vous êtes sûrs de la victoire, si je vous laisse Perk, dit le vieillard avec plus de calme.

— Certains.

— Père, dit le jeune garçon avec feu, croyez en ce noble seigneur ; pourquoi nous tromperait-il ? Pensez donc quel bel avenir pour vous ! la fortune, la grandeur ; pour moi, la guerre, la cour, les fêtes, le trône, tout ce que je rêvais. Oh ! père, vous avez juré de faire mon bonheur ; eh bien ! il est là, ne le laissez pas échapper, il ne reviendrait plus ; j'en mourrais peut-être. »

« Voyons père, consentez, et puis je serai fier, moi, au nom de tous les miens, de venger l'injuste arrêt qui nous a ruinés et chassés. »

Le vieux Waerbeck haussa tristement les épaules ; puis poussant son fils vers Stanly :

« Vous jurez qu'il ne courra aucun danger, milord ? Devant Dieu, vous m'en répondez. Allons, dit-il à l'enfant tout gonflé de joie et d'orgueil, sois heureux !

— Nous comptons sur votre discrétion, José, dit lord Stanly ; rappelez-vous que désormais, il n'y a plus de Perkin Waerbeck, Richard d'York l'a remplacé, et sa noble tante, la duchesse de Bourgogne m'a donné mission de le lui amener à l'abbaye de Saint-Michel de Tonnerre, demain au coucher du soleil. En route, donc, milord. »

Perkin, dont l'orgueil n'avait pu encore étouffer son profond attachement pour son père, s'élança vers lui les bras ouverts, en lui disant :

« Perkin ou Richard, je t'aimerai toujours père. »

Le vieillard lui serra les mains.

« Que Dieu et Esther me pardonnent si tu es malheureux, enfant ; mais moi je ne me le pardonnerai pas. »

Deux heures après, trois cavaliers se présentaient à la porte de Paris et sur un ordre exprès du gouverneur de Bruges, se faisaient baisser les ponts-levis qu'ils traversèrent à la hâte. Arrivés sur la route, ils mirent leurs chevaux au galop et disparurent dans les ténèbres.

## II

### LA VEUVE DE CHARLES LE TÊMÉRAIRE

Environ un mois après l'apparition de lord Stanly à Bruges, la noblesse de Bourgogne était en grande agitation. Un ordre de la duchesse douairière, Marguerite d'York, veuve du vaillant et malheureux Charles le Téméraire, convoquait pour le premier jour de printemps 1492, le ban



et l'arrière-ban de cette noblesse en son château de Tonnerre, au nom de l'archiduc Maximilien père et tuteur des héritiers du haut fief de Bourgogne.

Dès l'aurore, des hommes d'armes, dont les armures étincelaient au soleil, entouraient le château comme une ceinture mouvante; des seigneurs accompagnés de leurs écuyers arrivaient avec empressement; car malgré la confiscation des domaines de Bourgogne par le politique Louis XI, un grand nombre de vassaux, rendus plus hardis sous le gouvernement chevaleresque de Charles VIII, étaient demeurés fidèles à la famille du duc Charles. Jeunes ou vieux, tous accoururent pour offrir leur fortune et leur épée à la noble femme qui les appelait, et ils se trouvèrent bientôt réunis dans la salle des états.

Quand midi sonna à l'horloge de la chapelle, les deux battants de la porte d'honneur s'ouvrirent, et un héraut d'armes annonça à voix haute : « la noble duchesse et dame de Bourgogne. »

La duchesse entra et alla prendre place sous le dais aux abeilles d'or réservé pour elle. C'était une femme de quarante ans à peine, son visage portait l'empreinte d'une tristesse profonde, causée par la perte de toutes ses affections et de toutes ses espérances. Son costume sévère rehaussait sa grave et royale beauté; une robe de velours noir garnie d'hermine dessinait sa taille haute et fière. Un bandeau blanc couvert d'un long voile noir, triste symbole de son veuvage prématuré, cachait son front sillonné de rides précoces; pas un diamant, pas une pierrerie; une seule rose blanche attachée à son corsage.

La duchesse souriait à un jeune homme qui marchait à ses côtés; celui-ci portait avec aisance son pourpoint de satin blanc, et s'appuyait fièrement sur son épée, enrichie de diamants.

Lorsque la duchesse fut assise, elle lui indiqua à sa droite, et également sous le dais, un escabeau, puis fit un signe au héraut d'armes.

« Très noble et très puissante dame d'York, douairière de Bourgogne, va prendre ici la parole, annonça-t-il. »

L'agitation produite par l'entrée de la duchesse Marguerite et de son compagnon fit place à un profond silence et chacun prêta une oreille attentive. La sœur d'Édouard IV se leva, jeta les yeux autour d'elle et commença ainsi :

« Messeigneurs, votre surprise a dû être grande quand l'ordre de vous rendre ici vous a été donné, qu'il n'émanât pas de votre nouveau suzerain.

— Mais nous n'avons pas cru manquer à notre foi jurée en agissant ainsi, car nous avons reçu à cet effet des lettres de créance et la sûreté de son agrément. Ce n'est plus la Bourgogne qu'il s'agit de défendre, puisque la Bourgogne a rendu le dernier soupir avec Charles le Téméraire, mais une famille toujours amie et alliée, la maison d'York, ma maison à moi, que mon cher époux et seigneur a si vaillamment défendue et qui vient

par ma bouche implorer votre secours. Les assassins ne tuent pas toujours, parfois Dieu arrête leur bras, et James Tyrrel a tremblé au moment d'immoler les enfants d'Édouard; un seul a succombé; l'autre vit, et ne respire que la justice et la vengeance. Richard d'York, jurez à ces nobles seigneurs de ne jamais abandonner la cause pour laquelle Dieu vous a sauvé du trépas. »

Le jeune homme assis à droite de la duchesse, se leva, se découvrit, et s'écria d'une voix émue :

« York! toujours York! »

A ces mots répondirent les cris enthousiastes de :

« Bourgogne et York! Noël à la duchesse! Noël à Richard! York toujours! »

Une furtive rougeur couvrit le pâle visage de la veuve de Charles le Téméraire.

« Merci, messires, reprit-elle; merci au nom d'une pauvre femme désormais sans couronne et sans famille; au nom de mon époux et de mon frère tous deux morts, merci! Vous êtes bien la plus brave noblesse du beau pays de France. Écoutez donc : Richard, légitime duc d'York, va partir pour l'Irlande et l'Écosse; suivez ses pas et rendez-lui sa couronne. A vous mes souhaits.

Emporté par son ardeur guerrière, un des seigneurs arracha une des roses blanches attachées de distance en distance aux draperies qui décoraient la salle, et reproduites au milieu des armes de Bourgogne; puis l'élevant de la main droite :

« Jurons, messires, s'écria-t-il, jurons sur cette rose, foi et fidélité à York! »

Toutes les épées sortirent du fourreau, et vinrent entourer la frêle fleur comme un rempart protecteur.

Richard, ou plutôt Perkin Waerbeck, avait fait bonne contenance; il reçut l'hommage et le serment des seigneurs bourguignons d'une façon qui eut lieu de surprendre Stanly et Marguerite.

Quand la duchesse fut seule avec son faux neveu, elle le regarda d'un air d'étonnement; puis avec une certaine émotion :

« Vous êtes un habile comédien, lui dit-elle; mais vous êtes bien jeune, et je me reproche presque le tourbillon dans lequel mon aveugle vengeance va vous jeter.

— Tranquillisez-vous, madame, reprit Perk, je vous le pardonne d'avance, ne fût-ce que pour la joie que j'ai déjà goûtée sous mon nouveau nom, partout accueilli, fêté. Ah! madame, quand je devrais mourir ce soir, je n'aurais rien à désirer.

— Rien ne peut alors vous arrêter?

— Rien! madame.

— Suivez donc votre destin, dit-elle tristement. » Et elle le congédia en disant :

« Du bonheur, Richard d'York. »

Puis, lorsque le jeune homme fut sorti :

« Pour la première fois de ma vie, mes lèvres ont laissé passer le mensonge, dit-elle; ô mon



Dieu, cela peut-il jamais mener au bonheur ? Elle resta un instant soucieuse ; puis chassant bientôt les pensées qui venaient l'assaillir :

« Que me fait tout cela, dit-elle, si je suis vengée », et elle alla s'enfermer dans son oratoire où elle vivait le plus souvent avec le souvenir de son frère et de son époux.

Dans le même moment, Stanly disait à son serviteur William :

« Dans huit jours nous serons en Irlande ; dans quinze en Écosse ; dans deux mois en Angleterre ; et dans trois, nous tenons la couronne et le gouvernement au nom de Richard IV qui ne saura jamais se faire assez petit devant moi.

— Et moi ? murmura William.

— Tu seras son premier intendant. »

### III

#### LA ROSE BLANCHE

A trois milles d'Édimbourg, s'élevait le château du comte de Huntley, favori et cousin du roi Jacques IV. Comme tous les châteaux de cette époque, Huntley-Hall était une vraie demeure féodale, avec des fossés, des barbacanes, des créneaux, un pont-levis et des souterrains ; mais malgré tout cet attirail de défense, rien n'était beau comme les jardins et le petit parc où l'on ne chassait jamais.

Ces lieux fleuris et ombragés étaient l'asile de lady Gordon, fille unique de lord Huntley. Trop jeune pour avoir un emploi à la cour, et sans mère depuis ses premières années, elle n'avait encore quitté le manoir que pour de rares visites à Édimbourg où elle allait saluer le roi Jacques son cousin et parrain.

Lady Catherine, élevée le plus souvent loin de son père, que la guerre ou les devoirs de courtisan tenaient éloigné, était l'enfant de la nature. Les seigneurs des environs, que lord Huntley convoquait à de certains intervalles, ne la voyaient pas avec l'indifférence que lady Catherine professait à leur égard, et, pour faire allusion à la blancheur de son teint, légèrement animé par une nuance rosée, ils ne l'appelaient que la *Rose blanche*.

Le premier jour du printemps 1492, Catherine, accompagnée de son beau lévrier Léo, suivait d'un pas distrair les allées du parc. Par extraordinaire, sa jeune figure exprimait, ce jour-là, une sorte d'inquiétude ; elle semblait préoccupée et ne prêtait aucune attention aux bonds joyeux de messire Léo. Elle avait, en vérité, bien sujet d'être pensive. La veille, un messager lui avait remis une lettre de son père ; lord Huntley lui annonçait sans préambule que son noble parent, Jacques IV, qui désirait depuis longtemps la marier, avait jeté les yeux sur un illustre gentilhomme, et qu'elle se préparât pour recevoir le

lendemain, et le roi et son protégé. Cette nouvelle avait désagréablement surpris Catherine ; elle n'avait encore jamais pensé au mariage, et, l'idée de cette union si prochaine et si nettement arrêtée avec un homme, dont elle ignorait même le nom, lui causait un sentiment de malaise et d'ennui.

« Pourquoi me marier, pensa-t-elle, n'étais-je pas heureuse, ici ? et puis, je n'ai pas encore quinze ans ; n'aurait-il pas été temps d'y songer dans deux ou trois années. »

Et pour la première fois lady Catherine soupirait ; mais l'idée de s'opposer au désir de son père ne se présentait même pas à son esprit, soit que l'obéissance eût en elle de trop profondes racines, soit qu'elle comprit, malgré sa simplicité, que si lord Huntley était bon père, il était encore meilleur courtisan, et sacrifierait plutôt sa famille entière que de résister à une fantaisie de son souverain.

Elle continuait donc sa promenade en foulant avec une sorte d'impatience l'herbe nouvelle, ornée de fleurettes qui se dressaient, vivaces, aux rayons du soleil, quand un léger bruit à travers les broussailles la fit tressaillir. Elle se détourna, et vit devant elle un homme dont l'extérieur bizarre la frappa d'étonnement et d'effroi. Elle avait poussé un léger cri et cherchait à s'enfuir ; mais l'inconnu la rassura d'un geste respectueux. Il était d'un âge avancé ; ses cheveux grisonnants s'échappaient d'une sorte de turban jaunâtre ; il portait sur son pourpoint de couleur sombre une écharpe bariolée, dans laquelle brillait un poignard, et s'appuyait de ses deux mains sur un bâton noueux. Le beau Léo s'était élancé vers lui en grondant, et lui avait posé ses deux pattes nerveuses sur les épaules ; mais l'inconnu l'avait doucement repoussé en murmurant quelques mots étranges, et le lévrier, d'ordinaire si vaillant, restait à l'écart, penaud et comme humilié.

Cependant Catherine, à demi-arrêtée dans sa fuite, interrogeait cet homme d'un air peu rassuré.

« Lady Catherine, lui dit-il, en faisant mine d'ôter son turban pour la saluer, lady Catherine, ne me connaissez-vous pas ? »

La jeune fille fit un signe négatif.

« C'est vrai, vous étiez si jeune quand, à cette place, je vins annoncer à votre mère qu'un malheur planait sur elle. »

Catherine fit un geste de terreur.

« Et, un mois après, vous étiez orpheline, milady ; votre mère était morte d'une blessure qu'elle avait reçue à la chasse en tombant de sa haquenée. Il y a longtemps que je connais votre famille, et je me fais un devoir de l'avertir quand il y a un malheur pour elle ou un danger dans l'air. Malheur si l'on ne m'écoute pas.

— Qui êtes-vous ? » lui dit-elle.

La naïve Catherine pâlisait sensiblement.



« Peu importe. Quand le chêne est frappé de la foudre, le lierre va ramper ailleurs, et quand la famille des Huntley périra faute d'héritier, le vieux Hali-Ben ira porter sur une autre terre sa science et finir sa vie.

— Hali-Ben ! répéta Catherine ; le fameux né-croman.

— Lady Catherine, reprit l'homme d'une voix basse et sombre, qui glaça l'enfant d'épouvante ; lady Catherine, il va venir, l'imposteur ! il vous dira qu'il est prince et qu'il est noble, ne le croyez pas ; ne mettez pas votre main innocente dans sa main mercenaire ; sur la rose blanche de son écusson il y a une tache : celle de la trahison et du mensonge. Fille de Huntley, ne soyez pas la femme de l'imposteur, ou malheur ! malheur !... »

Catherine mit la main sur ses yeux, comme pour chasser la vision importune qui l'oppressait ; puis, elle regarda autour d'elle ; l'homme au turban avait disparu. Elle se laissa tomber sur un tronc d'arbre et pleura, pendant que Léo poussait un petit gémissement sympathique en lui léchant les mains.

Un son éclatant de fanfares vint l'arracher à ses tristes pensées ; elle se leva précipitamment et reprit le chemin du château.

Le pont-levis s'était abaissé lentement. Les hommes d'armes, varlets, pages et écuyers, rangés en file de chaque côté des murailles, laissaient un passage libre. Au milieu, Jacques IV franchissait le seuil du manoir accompagné d'un beau chevalier à l'armure blanche et étincelante, et de milord Huntley, dont le visage était fier et heureux. Les illustres visiteurs furent introduits par le comte dans la salle d'honneur, où le roi seul devait s'asseoir ; mais Jacques IV se tourna vers son compagnon qui avait levé la visière de son casque, et laissa voir le visage le plus noble et le plus distingué.

« Beau cousin, lui dit-il avec courtoisie, si je suis seul ici roi de fait, vous l'êtes de droit ; prenez donc place à mes côtés. »

Et il indiqua au chevalier un siège près du sien.

Quelques propos furent échangés ; puis, comme entre gens de guerre, le beau parler était de peu d'estime, le roi d'Ecosse se tourna vers Huntley qui se tenait découvert, à sa gauche, et prêt à obéir à ses ordres.

« Milord, dit-il, tu sais pourquoi mon cousin et moi sommes venus céans, fais- donc venir ta fille, et que Dieu mène les choses à bien pour notre contentement réciproque. »

Lord Huntley s'inclina et quitta la salle. Il reparut peu d'instant après, donnant la main à Catherine, dont le front pâli pliait sous sa couronne de comtesse. Le chevalier sourit, et Jacques lui dit :

« Mon cousin, je vous disais à l'instant que je

vous donnerais la plus belle perle de mon royaume ; est-ce mal parler ?

— Non, cher sire ; diamants et perles sont peu brillants auprès de tant de beauté, répondit le chevalier en regardant Catherine avec admiration.

— Venez, Catherine, venez près de moi, dit le roi avec bonté ; et ne pâlisiez pas ainsi, car vous ressemblez à un lis penché plutôt qu'à une jeune rose blanche ; souriez plutôt de votre beau sourire qui vient me réjouir deux fois par an dans mon palais d'Holyrood. Je vous aime, ma mie, et pour vous le prouver je veux que vous soyez heureuse ; regardez ce gentilhomme assis là près de moi ; c'est mon cousin et allié Richard d'York, le seul légitime roi d'Angleterre ; je lui donne votre main, et vous serez reine, ma filleule, qu'en dites-vous ?

Mais Catherine n'en disait rien ; les paroles de l'homme du parc résonnaient seules à ses oreilles ; elle ne voyait ni le duc d'York, ni le roi Jacques, et elle demeurait sans réponse. Elle baissa la tête et mit la main sur son cœur dont les battements l'étouffaient.

Lord Huntley roulait des yeux mécontents Richard paraissait inquiet, Jacques sourit :

« Lady Catherine est modeste et timide, comme il convient à une jeune dame, dit-il. Donnez-moi votre main, ma mie, que je la mette dans celle de mon cousin, et que j'aie le bonheur de fiancer moi-même les deux roses blanches. »

Catherine hésitait, mais un regard de son père la décida. Elle avança sa main humide d'une sueur glacée, et Jacques la mit dans celle de Perkin Waerbeck.

Le lendemain, le chapelain du château fit la cérémonie des fiançailles, et, un mois après, ils furent unis à Édimbourg, devant la Cour assemblée.

Catherine avait un peu oublié ses terreurs au milieu des fêtes dont cette union fut l'occasion. Elle se demandait parfois, si elle n'avait pas été le jouet d'un songe. Son époux était si noble, si généreux ; il était l'ami de plusieurs têtes couronnées, il était leur protégé. Comment supposer là un imposteur ? Mais quand elle apprit un jour que le duc d'York, à la tête d'une armée que lui fournissaient l'Ecosse, l'Irlande et la Bourgogne, allait tenter une descente en Angleterre pour détrôner Henri de Tudor, il lui sembla entendre la voix de Hali-Ben lui crier : Malheur ! malheur !... et elle se prit à frissonner.

Elle devait accompagner Richard jusqu'aux frontières, et attendre là le résultat de l'entreprise, sous la garde de son père et de plusieurs seigneurs bourguignons.

## IV

HENRI VII DE TUDOR

Quelques jours après le départ du duc d'York



Henri de Tudor était seul dans son cabinet, au palais de Londres.

Il marchait d'un pas agité, et son noble visage était contracté par un double sentiment de douleur et de colère.

« Les lâches ! les ingrats ! s'écria-t-il enfin, n'avais-je donc pas assez fait pour eux ? Que désiraient-ils de plus ? Titres, richesses, amitié même, je leur donnais tout, et aujourd'hui ils se tournent contre moi, eux qui m'avaient appelé, eux qui me nommaient leur roi avec tant d'enthousiasme !... Oh ! la couronne est bien lourde !... Mais n'importe son poids, vous l'avez mise sur ma tête, milords ; elle m'appartient légitimement, je la garderai ; et puisque vous voulez lutter, luttons ! Je tiens là tous les fils du complot ; il n'y a plus que certains noms qui me manquent, et je les saurai, car partout il y a des traîtres, et alors vous tremblerez ; au lieu du monarque généreux qui fit grâce au timide Simnel, vous trouverez un roi irrité et vengeur. Perkin Waerbeck, dit-il en accentuant chaque syllabe de ce nom, Perkin Waerbeck ! ah ! ce n'est pas lui le plus coupable ! Pauvre enfant qu'on a pris par l'ambition, il paiera chèrement sa faute ; mais ce n'est pas lui qui portera tout le poids de la colère de Henri VII ; ce sera vous, madame la duchesse de Bourgogne qui, en pleurant votre époux, ourdissiez des complots ; vous, milord Stanly, mon fidèle chambellan, qui, après m'avoir apporté la couronne que vous avez arrachée du front sanglant de Richard III, voulez encore la changer de tête ; vous, Flamands perfides, qui m'envoyez ce jeune fou pour mettre mon royaume en feu ; vous, Charles VIII et Jacques IV, qui serrez la main à cet aventurier et l'appellez mon cousin ! »

Et Henri, relevant sa taille déjà courbée plutôt par les soucis que par ses quarante ans, fit un geste de menace. Il s'assit devant une table chargée de papiers, et allait reprendre une lecture interrompue, quand la tapisserie de la porte se souleva.

A ce bruit, Henri VII se détourna brusquement.

« Que voulez-vous ? demanda-t-il à l'officier, qui demeurait à la porte, tenant la tapisserie comme pour ouvrir passage à quelqu'un.

— Sir Robert Clifford demande à entretenir Votre Majesté.

— Qu'il entre », dit le roi avec empressement.

Il y avait toute une phrase dans le salut servile, quelque peu incertain du baronnet, et dans l'air ironique de Henri. Celui-ci prit le premier la parole :

« Sir Robert, dit-il, vous êtes venu m'offrir de me révéler toute une conspiration ; aujourd'hui, je vous écoute. Mais comme tout office doit recevoir sa récompense, soyez d'avance sans crainte pour vous, je vous fais grâce. »

Sir Robert s'inclina encore plus bas que la

première fois, et raconta d'une voix légèrement altérée (car on n'est pas traître impunément) ce que nous savons déjà, depuis la visite de Stanley au juif, jusqu'à l'arrivée de Perk en Angleterre.

« Tout ceci, je le sais, sir Robert, dit le roi ; mes envoyés en Flandre, en France, en Écosse, me tiennent au courant ; mais parmi les conjurés, il y en a qui se cachent si bien qu'on les ignore. Ces noms, il me les faut. »

Sir Clifford hésitait.

« Si Votre Majesté m'assurait qu'elle ferait grâce, dit-il.

— Des conditions !... je ne m'engage à rien ; je veux une sévérité nécessaire, une justice impartiale : aux coupables un châtimement, à ceux qui me servent des récompenses. »

Sir Clifford n'hésita plus.

« Fitzwalter, Monfort, Robert Ratcliffe, Thomas Atsword ont accueilli, il y a quinze jours, le prétendu duc d'York. Aujourd'hui, sire, vous les chercheriez en vain dans leur maison ; ils sont à ses côtés pour attaquer Exeter.

— Ah ! fit le roi, ils oseraient...

— Oui ! Votre Majesté, puisque Perkins se fait déjà appeler Richard IV.

— Le téméraire, dit-il ; et il en est qui le reconnaissent !

— Sire, sa ressemblance avec Édouard IV est frappante ; le peuple y est trompé.

— Encore plus dangereux, dit le roi... Clifford, cet ordre au capitaine Browman d'arrêter, n'importe en quel lieu, les traîtres que vous venez de me nommer. Quant à Stanley, je l'ai sous la main. Allons, sir Robert, vous avez trahi vos amis, montrez au moins que vous pouvez bien servir votre roi. »

Sir Clifford sortit.

Trois jours après, les seigneurs révoltés étaient pris, amenés à Londres, jugés, et trois d'entre eux condamnés à avoir la tête tranchée.

Dès lors Perkin Waerbeck, réduit à ses seules ressources, et peu instruit dans l'art de la guerre devint moins redoutable. Il fut forcé de lever le siège d'Exeter, et, ne voulant pas tout abandonner à la fois, il se retira à Tawton à la tête de sept mille hommes. Henri VII l'attendait là. Une fois qu'il vit Perkin sans conseiller et sans soutien marquant, il quitta Londres, et, prenant lui-même la conduite de ses troupes, il vint lui offrir la bataille. Mais le malheureux aventurier abandonna ses soldats, s'enfuit en secret et vint demander asile au monastère de Beaufort, dans la Forêt-Neuve. Catherine Gordon y était depuis quelques jours ; se croyant sûr du succès, il l'avait fait venir pour partager les triomphes qu'il attendait.

Quand elle vit son époux accourir, pâle, défaît en suppliant, tout son sang de fille noble se révolta, et elle s'écria :

« Ah ! vous n'êtes pas roi !... Non, vous n'êtes que Perkin Waerbeck. »



Perkin voulut répondre, mais elle lui ferma la bouche par ces mots :

« Un prince meurt, messire, mais ne fuit pas. »

En quittant le parloir où elle l'avait rencontré, elle regagna la chambre qu'elle occupait, et, là, toute son indignation, fondit en larmes.

## V

## A LA TOUR

La chute est d'autant plus pénible qu'on la fait de haut ; c'est ce qu'éprouva Perkin ; mais il était de ces esprits tenaces qui espèrent quand même, et quoique fugitif, trahi par ceux-là même qui l'avaient entraîné, ne devant plus compter sur une armée qu'il avait abandonnée, il ne pouvait penser à renoncer à ce titre qu'il s'était habitué à regarder comme le sien. La couronne d'Angleterre lui paraissait plus éloignée, mais non imprenable. Stanley, ou Marguerite, ou Jacques allaient le secourir et le faire triompher. Mais les paroles de Catherine résonnaient tristement à ses oreilles : « Elle m'a appelé Perkin Waerbeck ! »

Perkin en était là de ses réflexions, quand le supérieur du couvent vint lui annoncer que plusieurs hommes de guerre insistaient pour le voir.

« Ils ont une rose blanche à leur heaume » insinua le moine.

Perkin n'hésita pas à les recevoir, oubliant, l'imprudent, que Henri VII, depuis son mariage avec la jeune Élisabeth, seul rejeton des York, avait fait prendre cette fleur pour signe de ralliement à ses soldats. Il courut au-devant de ceux qu'il croyait les siens.

« Ah ! s'écria-t-il, en reconnaissant sir Robert Clifford, je ne comptais plus sur vous ; par ma foi, vous êtes un noble gentilhomme, je m'en souviendrai. »

Robert Clifford branla la tête.

« Je viens vous parler de choses sérieuses, dit-il ; laissons donc de côté toute feinte. Pour chacun, aujourd'hui, vous êtes ce que vous auriez dû toujours être : Perkin Waerbeck, le fils d'un obscur juif de Bruges. Voulez-vous en faire la déclaration dans l'écrit que je tiens-là et tout est oublié ; le roi pardonne et vous laissez libre de continuer le commerce de votre père. »

Une vive rougeur couvrit le front du jeune homme.

« Sir Robert, dit-il, c'est vous qui me proposez cela !... Oh ! jamais !... »

— Comme il vous plaira, Perkin, dit négligemment le baronnet. Rendez donc votre épée à M. le capitaine Bowman, qui a déjà reçu celle de Robert Ratcliffe, de Thomas Astwood, de Fitz Walter, nobles seigneurs, dont la tête est tombée hier à Tower-Hill. »

La bouche et les sourcils de Perkin se contractèrent.

« Je me dois à la cause que j'ai embrassée. »

— Oui, si elle était la plus forte, lui murmura Clifford ; mais quand on est le plus faible, enfant, on cède.

— C'est ce que vous avez fait, dit amèrement Perkin.

Clifford répondit par un geste affirmatif.

Waerbeck réfléchit un instant ; puis, prenant sur une petite table une plume qui y était placée, il traça quelques lignes à la hâte sur le papier que lui présentait le perfide Clifford.

Sir Robert lut :

« Je cède à la force en déclarant que tout ce qui a été écrit sur ce papier, est vrai. Cette histoire de ma prétendue vie, n'a pas été faite par moi. On veut que je déclare que je suis Perkin Waerbeck et non Richard d'York. Je le déclare. Que ceux qui veulent le croire, le croient. J'agis ici pour obéir à ma conscience, qui me commande d'arrêter des luttes, peut-être bien longues, et qui ne finissent pas tous les jours à l'avantage de celui dont les droits sont les plus légitimes. Je signe du nom que l'on me donne. »

» PERKIN WAERBECK. »

Malgré le double sens de ces lignes, sir Clifford parut s'en contenter. Puis, il avertit Perkin qu'il n'avait rien à redouter, mais qu'il eût à les suivre, parce que Henri VII désirait le voir.

Et, comme Perkin demandait à avertir lui-même lady Catherine :

« Ne soyez pas inquiet d'elle, reprit sir Robert ; elle vous a devancé à la Cour. Ah ! le roi Henri a appris cette union avec bien du regret ; il estime fort lady Catherine, et l'aurait volontiers fiancée à son second fils, Sa Grâce Henri. »

Un cheval richement caparotté fut amené dans la cour du monastère et offert à Perkin, avec un mélange de courtoisie et d'ironie. Au moment de partir, le jeune homme dit mélancoliquement :

« Je quitte ici une demeure, où le droit d'asile me tenait lieu de sauf-conduit ; mais, où je vais, comment cela tournera-t-il ? Et passant la main sur son front : Que le destin s'accomplisse ! Il arrivera ce qu'il doit arriver », s'écria-t-il. Puis s'élançant en selle, il pria ses compagnons de mettre leurs chevaux au galop, et partit, suivi par le capitaine Browman qui ne le quittait pas des yeux. »

Le trajet de la Forêt-Neuve à Londres, n'eut pour lui rien de pénible ; mais une fois dans cette ville, le pauvre Waerbeck eut à souffrir des honneurs dérisoires plus humiliants que des insultes. Les habitants, excités par les émissaires d'Henri répandus dans la foule, l'accueillirent par des hourras moqueurs : « Longue vie au roi sans trône ! criait-on ; au brave de Tawson ! » On



alla même jusqu'à lui jeter des roses flétries ; un homme de la Cité lui présenta hardiment une couronne de papier d'or ; l'orgueil de Waerbeck souffrait horriblement ; mais cet orgueil même l'aida à supporter ces cruelles railleries, et il traversa la ville avec un front serein et une contenance digne qui en imposèrent aux plus acharnés ; lorsqu'il arriva sous le péristyle du palais, le roi l'y attendait, voulant continuer l'amère plaisanterie du peuple.

Perkin le salua avec son élégante courtoisie :

« Sire, lui dit-il, si j'avais été vainqueur dans la lutte qui vient de se terminer si malheureusement pour moi, j'aurais été plus généreux ; j'aurais respecté votre malheur, et je n'aurais pas voulu que le peuple rit de vos larmes. »

Henri demeura un instant sans réponse.

« De vous à moi, dit-il enfin avec hauteur, il y a la différence d'un roi à son sujet ; mais tout cela est le fruit de votre ambition démesurée. Voyons, dites-moi, devant ces dames et milords, si vous renoncez à ces prétentions folles et hardies ? »

— J'y renonce, Sire.

— Et vous déclarez en toute vérité et franchise, que vous êtes Perkin Waerbeck ?

— Puisque vous le voulez, Sire, je le déclare. »

Perkin prononça ces mots noblement, comme il faisait toutes choses, et promena un regard digne autour de lui ; mais il poussa un léger cri de honte en reconnaissant, à côté de la reine Elisabeth, lady Catherine qui le regardait tristement.

« Avez-vous des complices à nommer ? »

— Personne, Sire.

— C'est bien, dit le roi. Capitaine Browman, conduisez votre prisonnier à la tour... »

Lady Catherine fit un geste comme pour demander grâce.

Perkin la remercia d'un regard humble, et donna, sans réplique, son épée au capitaine. Une

heure après, il était enfermé dans la prison dont les vieux murs avaient déjà vu tant de douleurs et reçu tant de plaintes.

En y entrant, le capitaine, suivi du gouverneur, lui lut sa condamnation à une captivité perpétuelle, que la clémence du roi rendrait douce et facile.

Perkin poussa un sourd gémissement, et se laissa tomber sur un escabeau. Il y avait loin de là au brillant avenir qu'il s'était habitué à rêver. Le regret, le désespoir, la honte, la colère, se disputèrent tour à tour le cœur du prisonnier ; il maudissait Stanley qui, comme un démon fascinateur, était venu l'arracher à son humble condition, pour le précipiter dans cet abîme de malheur ; Marguerite, qui, instruite de sa fraude, lui avait frayé le chemin pour la propager ; il se maudissait lui-même, esclave de son ambition.

Bien des jours se passèrent au milieu de ces regrets, de ces douleurs ; puis l'habitude, de sa main douce et froide, vint sécher les larmes du captif. Au reste, le roi Henri, selon sa promesse, adoucissait la réclusion de Perkin : des livres, de fréquentes promenades dans le préau de la tour, la société du gouverneur lui rendaient le temps moins long.

Un jour étant parvenu à communiquer avec le jeune comte de Warwick, fils de l'infortuné Clarence et son voisin de captivité, ils formèrent un plan d'évasion qui fut découvert. Ils furent condamnés tous deux comme coupables de lèse-majesté : Warwick eut la tête tranchée, et Perkin Waerbeck fut pendu.

Le jour de l'exécution, comme le bourreau lâchait la corde fatale, un sourd gémissement se fit entendre au pied du gibet, et un vieillard, défiguré par l'âge et la douleur, tomba sans mouvement ; c'était le vieux Waerbeck qui, après avoir suivi discrètement et de loin son fils, dans toute sa vie aventureuse, venait mourir avec lui.

ÉMILIE CARPENTIER.

## UN RÊVE ACCOMPLI

(SUITE)

### XI

#### LE FARDEAU

L'enfant naquit ; c'était une petite fille, à laquelle Amaury donna le nom d'Odile, qui était celui de sa grand'mère, qu'il avait connue et

aimée. M. Beauvais fut le parrain, et la mère de Lucie, qui était venue soigner sa fille, fut la marraine. La jeune mère jouit de sa maternité avec l'orgueil et la passion qu'elle apportait dans tous ses sentiments. Amaury, à la vue de cette petite créature, dont il était le père, le tuteur, le soutien, éprouva dans son âme une joie triste,



mêlée pourtant de douceur. Ce petit être, en prenant possession du cœur de son père, lui imposait de grands devoirs et lui rappelait ceux qu'il avait traités si légèrement; l'image de sa mère était inséparable de celle de sa fille, et il comprenait enfin que la famille forme une chaîne, qui fatigue parfois, qui soutient souvent, et dont on ne peut rompre impunément aucun anneau.

D'autres préoccupations jetaient leur ombre sur son esprit. De nos jours, l'enfant n'est plus ce cher petit hôte, qui venait occuper au foyer une place modeste, et qui ne prenait de la terre qu'un vêtement de lin, une couche d'osier, un peu de lait et les soins attentifs de sa mère; l'enfant, dès le berceau et les langes, semble un petit roi, à qui l'on fait une part excessive dans la vie et le budget de ses parents; il a sa nourrice et sa bonne, il a sa chambre et ses meubles, il a sa layette, chargée de dentelles, et, plus tard, son trousseau, historié de fanfreluches; il a sa becquée, choisie, raffinée, il a ses plaisirs, ses petits théâtres, ses luxueux jouets, et il livre à nos regards admiratifs la race sage et robuste que nous voyons aujourd'hui.

Il en fut ainsi pour la pauvre petite Odile; sa mère ne put la nourrir; une Normande, aux joues fleuries, lui donna son lait, et la femme de chambre de Lucie, se refusant à servir l'enfant, on lui adjoignit une petite bonne; le logement se trouva trop étroit pour cette armée de comparses; on en choisit un plus vaste et plus cher; les dépenses journalières croissaient et Amaury ne disputait pas contre elles; sa première éducation ne l'avait pas habitué à calculer de près; il haïssait les détails et n'aurait pas fait peser devant lui le sucre destiné aux repas du jour, comme le faisait parfois Napoléon, ni rogné la nourriture à ses serviteurs comme le vieux Caton; il haïssait surtout les querelles dont l'argent pouvait être le motif; il aimait mieux plonger dans ce gouffre ténébreux des affaires, où sont tapis tant de reptiles, plutôt que d'imposer à Lucie une volonté qu'elle eût trouvée tyrannique.

Lucie l'aimait pourtant, mais quel dissolvant l'argent peut devenir, lorsque l'amour n'est pas trempé aux sources éternelles, au Styx sacré qui, seul, rend nos sentiments invulnérables! Il l'aimait aussi, tendrement, avec la plus indulgente faiblesse, tout en s'avouant qu'elle n'était pas la compagne dévouée et forte qui porte, avec son mari, le joug de la vie, et le lui allège en le portant. Il garda pour lui tous ses secrets et toutes ses peines et se soumit à ce triste rôle qui est celui de beaucoup d'hommes de notre époque; il devint le pourvoyeur du luxe inconscient de sa femme et de ses enfants.

Odile avait deux ans; une petite sœur lui était née, qu'on appelait Louise. Amaury avait souri à ce nouvel habitant du monde et de sa maison, mais il avait soupiré aussi en songeant au surcroît du fardeau qui allait peser sur ses épaules.

Lucie, promptement rétablie, se promenait déjà aux Tuileries avec ses deux petites filles, ravissantes toutes deux; l'une avec les yeux noirs et brillants de sa jeune mère, la seconde avec la beauté blonde qu'elle tenait de son père; on les regardait; les femmes examinaient en connaisseuresses les toilettes enfantines et la toilette maternelle; on regardait du coin de l'œil la grande Cauchoise, chargée de dentelles et de bijoux, et la petite bonne, rat parisien, délurée et leste, qui portait avec coquetterie son tablier blanc. Lucie se sentait enviée: elle était contente. Pour certaines femmes, l'envie des autres est la preuve de leur bonheur. Elle faisait beaucoup de visites, ses relations étaient étendues, elle vivait d'une vie toute en dehors, sans retours vers le passé, sans aspirations vers l'avenir, sauf pour se dire, lorsqu'elle avait envie de satisfaire un somptueux caprice:

« Ah! quand serons-nous riches! »

Au retour d'une de ses promenades, son mari lui remit une lettre avec le timbre de Courseulles.

« Qu'est-ce? dit-elle.

— Rien de bon, chérie; ton père est malade et il veut te voir.

— Irai-je?

— Certainement. »

Elle lut la lettre, qui était alarmante, elle fit de courts préparatifs et, le lendemain, elle partit pour la Normandie.

Le vieux douanier touchait à son dernier jour: une fluxion de poitrine, prise durant son service au bord de la mer, lui avait enlevé, en peu d'heures, sa force et sa vie; il attendait, paisible, la mort, dernier service qu'il eût à remplir. Il avait demandé que Lucie vint seule auprès de lui, dès son arrivée; il voulait lui parler pendant qu'il se sentait encore un peu de force.

La vue de sa fille, en larmes, le toucha; il la bénit et lui dit:

« N'aie pas de chagrin, ma petite fille, il faut finir une fois, et je suis fini... Je voudrais te parler... »

Il s'arrêta. Lucie lui offrit à boire. Il refusa en la remerciant d'un bon regard.

« Écoute, dit-il enfin, remercie pour moi ton mari; c'est un brave jeune homme... sois une bonne femme pour lui... pense qu'il a beaucoup sacrifié en t'épousant... Puis, tâche de consoler ta pauvre mère. Elle sera si affligée!... Je te recommande ta petite sœur et tes frères... surtout Benjamin... il n'est pas facile, il aurait besoin d'être bien bridé... veille sur lui... prie ton mari de t'aider... Il a une belle éducation... Il doit savoir comment s'y prendre... »

Il ne put parler plus longtemps; sa femme vint auprès de lui; on lisait la plus amère douleur sur son visage, mais elle s'efforçait de paraître calme pour ne pas affliger son vieux compagnon. Il la regarda avec amitié:

« Où est Joseph? dit-il d'une voix faible.



— Il s'apprête pour le service de nuit.  
 — C'est bon. Il faut être exact. Et Annette ?  
 — Elle va venir tout à l'heure.  
 — Reste auprès de moi, femme ; et toi, ma petite fille, va souper avec tes frères et sœurs... A demain... »

Lucie le quitta à regret, vint s'asseoir près du foyer de la vaste pièce qui servait de cuisine, de salle à manger et de salon. Elle avait vu tant de jolis réduits parisiens, ses yeux s'étaient si bien habitués aux triples rideaux, aux portières, aux colifichets et aux bagatelles, qu'elle se crut transportée dans une cabane de mendiants en voyant ces murs blanchis, ces meubles en cerisier et ces gravures enluminées. Pauvres images ! Elles avaient réjoui ses yeux d'enfant, mais elle l'oubliait. L'entrée de ses deux frères vint l'arracher à cette contemplation. Ils lui firent de chaudes amitiés et ils se mirent à causer à voix basse, l'ancienne intimité se renouant tout à coup, et le sang triomphant des différences que la société avait établies entre les frères et la sœur.

Ils parlèrent de leur père mourant en termes émus, et de leur mère :

« Que deviendra-t-elle ? dit Lucie. Pauvre maman, que deviendra-t-elle ? »

— Pour ça, dit Joseph, il ne faut pas trop s'en inquiéter, tant que je vivrai et qu'un scélérat de fraudeur ne m'aura pas descendu, notre mère vivra avec moi et, quand j'aurai les galons, elle pourra prendre tous les jours son café et son petit verre de cidre.

— Je t'aiderai, dit vivement Lucie.

— Si vous voulez faire quelque chose, ma sœur, que ce soit pour la petite Honorine, qui est encore au couvent.

— Oui, volontiers, mais qu'est-ce qu'Honorine veut faire ?

— Il faudra bien qu'elle travaille, répondit Benjamin ; elle veut se faire institutrice communale.

— Triste avenir ! dit Lucie en faisant une moue dédaigneuse. Morigéner des marmots !

— Eh ! oui ! ajouta Benjamin, mais qu'y faire ? Tout le monde n'est pas heureux comme vous, ma sœur. »

Elle leva les épaules.

« Si être heureux, c'est être riche, je n'ai pas une grande dose de bonheur. Et Annette, a-t-elle fait un bon mariage ? »

— Elle a épousé un beau gars, mais qui n'est pas cousu d'argent ; il est petit fermier, ils pourront faire une bonne maison, car ils sont chiches et ladres tous les deux.

— Et travailleurs ! objecta Joseph.

— Et toi, Benjamin, que deviens-tu ?

— Eh bien ! nous avons troqué, Joseph et moi ! Il voulait être marin, et moi je devais entrer dans les douanes. Il y est lui, et il gagne un peu d'argent ; moi, je suis second à bord d'un petit lougre qui fait le cabotage, mais j'ai assez de la mer

Très beau en paroles, mais diablement fatigant, pénible, mal payé dans la pratique !

— Que voudrais-tu donc ?

— Ma foi, un emploi tranquille où je pourrais gagner de l'argent.

Ils furent interrompus par l'arrivée d'Annette ; les deux sœurs s'embrassèrent et se regardèrent, et la cadette dit avec un peu de reproche et de chagrin :

« Il fallait un si grand malheur pour t'amener ici et te faire quitter ton Paris ! »

— Allons ! allons ! interrompit le bon Joseph, pas de mots piquants ! Nous sommes heureux de voir Lucie, même en un triste jour comme celui-ci. »

La conversation se renoua, on soupa brièvement, et Lucie reprit possession de son ancienne chambre, où, dans ce lit sans rideaux, elle avait dormi si doucement et fait de si beaux rêves. Ils étaient accomplis, mais était-elle plus heureuse ?...

La journée du lendemain fut mauvaise pour le malade ; il ne pouvait parler, mais il regardait avec affection sa femme et ses enfants rassemblés autour de lui. Le vicaire de la paroisse vint le voir et lui donna une dernière absolution, il paraissait dans une paix profonde ; sa femme prit sa main dans les siennes, et ne la quitta que lorsque cette main fut complètement glacée.

Lucie passa huit jours encore auprès de sa famille : sa présence consolait sa mère ; Benjamin ne cessait de lui parler de ses projets d'avenir, et la suppliait de lui trouver un emploi à Paris.

« Vous verrez, ma sœur, disait-il, que vous n'aurez pas à vous en repentir ; ici, je ne ferai rien de bon, je m'ennuie trop de mon métier. Toujours aller de Courseulles à Nantes, de Nantes à Courseulles, porter des huitres et des homards, rapporter des sardines, recevoir des coups de mer, passer la nuit à la belle étoile, risquer sa peau, et pour quel salaire ! Voyez-vous, cela m'écœure, et maintenant que notre pauvre père n'y est plus, je veux, comme les autres, aller à Paris et chercher à m'avancer.

— Tu crois donc qu'on réussit toujours à Paris ?

— Dame ! avec de la volonté ! Si vous le voulez, vous et votre mari, vous pourriez me caser, et alors je viendrais en aide à cette pauvre maman, à ce pauvre Joseph et à la petite Honorine. Quant à Annette, c'est une égoïste qui ne pense qu'à elle, et à laquelle il n'est pas nécessaire de penser. Promettez-moi, Lucie ! »

Elle promit, et elle parla de sa promesse à Joseph :

« C'est l'effet de votre bon cœur, dit-il, et je désire bien que Benjamin vous contente. Son patron lui faisait bien quelques petits reproches... »

— Il n'était pas content de son état.

— Possible. Faites pour le mieux, ma sœur,



ne vous inquiétez pas de notre mère, j'en aurai grand soin. »

Il n'avait pas besoin d'en dire davantage : le cœur qui battait sous son habit vert était si fort et si sincère !

Lucie pleura en disant adieu à sa mère et en regardant pour la dernière fois l'immense horizon, si familier à ses yeux d'enfant, et la plage où elle avait tant joué et tant rêvé.

« Vous viendrez me voir ! dit-elle en répondant aux derniers signes d'affection de sa mère et de ses frères.

— Moi, le premier, si vous voulez, s'écria Benjamin. »

Le sentiment puissant de la famille s'était réveillé dans le cœur de Lucie ; à la vue de son père mourant, elle s'était reproché de n'avoir rien fait pour lui, de ne pas lui avoir donné ce repos, qui, probablement, lui eût assuré des années de vie, et, pour étouffer ses remords, elle se promit d'aider Benjamin à se pousser dans le monde. Peut-être y avait-il entre leurs caractères et leurs aspirations quelque ressemblance qui doublait la sympathie fraternelle. Lucie était habituée à réussir dans ce qu'elle voulait et entreprenait, et six mois après, Benjamin était commis chez M. Beauvais.

Le jeune homme n'avait pas le pied marin, mais il connut très vite le pavé parisien.

## XII

### LE JEUNE FRÈRE.

Une ancienne et bizarre légende nous raconte que Charlemagne reçut d'une femme qu'il aimait une bague magique, venue d'Orient, et tant que cette bague brillait à son doigt, il devait aimer à la folie celle qui la lui avait donnée. Il en fut ainsi, il l'aima jusqu'au moment de sa mort, il l'aima morte et ne voulut pas quitter son cercueil où elle reposait embaumée : là, il oubliait les Saxons et les Lombards, le gouvernement des peuples, le culte des lettres, tout enfin ; l'évêque Turpin, informé, vint le trouver, et le supplia de quitter cet anneau funeste, don de la magie et de l'enfer ; l'Empereur obéit à une voix puissante sur son âme : il ôta la bague et la jeta au fond d'un lac. Dès ce moment, le souvenir de la belle Alpaïde lui devint odieux, il vit avec horreur ce cadavre que le tombeau réclamait ; il s'éloigna de ce lieu qui lui semblait hanté par les mauvais esprits ; il redevint lui-même, et ressaisissant Joyeuse, il alla mettre à la raison les tribus de Witikind.

Trop souvent, c'est là l'histoire de l'amour. On aime sans savoir pourquoi : tout à coup le charme cesse, l'anneau magique est lancé au fond des eaux, et l'on se demande : « Pourquoi donc ai-je aimé ? »

Si on avait posé à Amaury cette question redoutable, il aurait pu dire : « Parce qu'elle était très jolie, qu'elle ne ressemblait pas à ce que j'avais vu ailleurs, et que sa position inférieure la rendait intéressante. » Mais si, au moment où l'on en arrive de cette histoire, quelqu'un lui eût demandé : « Pourquoi n'aimez-vous plus ? » La réponse eût été compliquée et longue, acte d'accusation, réquisitoire de famille, où il eût accusé tout le monde, sauf lui-même.

Amaury s'était jeté dans le mariage, acte grave entre tous, comme on se jette dans une aventure, par désœuvrement, par engouement et sans aucune réflexion. Il n'avait pas songé que sa mère, offensée, pût demeurer inflexible ; il n'avait pas songé que cette jeune fille, qu'il entraînait dans sa faute, pourrait ne pas être la femme dévouée, courageuse qu'il lui eût fallu, il ne songeait pas qu'elle aurait pris, vivant à côté de l'opulence, des aspirations qu'il ne pourrait satisfaire ; il n'avait pas songé que lui-même n'était nullement préparé aux luttes de la vie, qu'il ne savait ni compter, ni travailler, et que sa douce existence de gentilhomme ne l'avait pas armé contre les cruelles difficultés du manque d'argent et la plus cruelle nécessité d'en gagner, hydre dont les cent têtes renaissent toujours.

Ce fut là sa première déception : il avait cru combler cette pauvre institutrice, en l'associant à sa petite fortune présente et à ses espérances futures, mais l'imagination de Lucie avait attendu mieux ; elle ne pouvait ou ne voulait pas concevoir qu'elle, madame Amaury d'Hivray, dût se priver de quelque chose. Les privations ! c'était le pain quotidien de la petite Lucie Thory et de sa famille, mais cette Lucie-là n'existait plus, elle était absorbée dans la baronne d'Hivray, et il lui eût paru malséant que celle-ci connût la gêne et les amertumes d'autrefois. Lucie avait de l'esprit et de l'intelligence ; elle s'était assimilée des sciences humaines ce qu'il fallait pour les transmettre à autrui, mais l'étude n'avait pour elle aucun charme platonique ; depuis qu'elle était émanicipée du labeur qui avait honoré sa jeunesse, elle ne lisait plus, sinon des romans, et ce n'était pas là que son âme pouvait trouver la force qui l'élèverait vers de plus hautes et de plus sévères régions. Cette âme, assez bonne, cet esprit facile et pénétrant, manquaient d'élévation et d'ardeur ; un vif amour-propre et un incessant besoin de jouissances étaient la note dominante de son caractère, et ces deux éléments là étaient gros d'orages pour le bonheur d'Amaury.

La Fortune, méchante Divinité, avait jeté la première pomme de discorde dans le ménage ; les dépenses croissantes avaient exigé des spéculations croissantes aussi, et quoique les dividendes fussent très beaux parfois, le capital fondait peu à peu ; à chaque besoin d'argent (ils étaient nombreux) Amaury s'exposait davantage. Ce n'était plus aux affaires connues et inconnues,



aux aciéries, aux mines, aux fours, aux inventions industrielles qu'il allait demander de gros intérêts, il avait appris à connaître le chemin de la Bourse, et il s'y risquait, avec des bénéfices parfois, avec des pertes souvent, avec des périls toujours. Il connaissait les inquiétudes d'argent, le cercle infernal des affaires, les tentations de l'agiotage, et, chaque mois, aux échéances, rocher de Sisyphe qu'on soulève et qui retombe, sa santé s'altérait et ses cheveux blanchissaient. Ces peines cruelles eurent leur effet inévitable : elles le détachèrent de sa femme ; dans cette petite femme vaniteuse, absorbée par des toilettes, des visites, des promenades et des romans, enfiévrée lorsqu'elle s'amusait, maussade et rêveuse lorsqu'elle ne s'amusait pas, il ne retrouvait point la jeune fille simple, naïve, un peu opprimée, qu'il avait aimée, qu'il avait voulue heureuse, et qu'il avait rêvée, aimante et modeste, apprenant peu à peu la science du monde et la science de la vie, en attendant la fortune et le rang qui devaient leur venir un jour. Au lieu d'être une aide et une compagne, elle était devenue un fardeau, et elle se plaignait encore ; c'était ce qu'Amaury avait peine à lui pardonner.

Un autre motif lui faisait paraître sa maison moins aimable : il y trouvait trop souvent son jeune beau-frère Benjamin, pour lequel il ressentait peu de sympathie, dont les goûts et l'éducation n'étaient pas en rapport avec les siens, et dont l'influence sur Lucie était incontestable. Elle l'aimait, il l'amusait, il apportait avec lui un courant de gaieté ; ses plaisanteries étaient de mauvais aloi, mais elles la faisaient rire, ses anecdotes, ramassées dans les petits journaux qui les ramassent eux-mêmes dans les vieux *annas*, excitaient l'attention de Lucie pendant que son mari levait les épaules ; volontiers, elle sortait avec lui, il la conduisait parfois au théâtre, et leur intimité d'enfance se cimentait par une similitude dans les inclinations et les jugements, dans les antipathies comme dans les sympathies.

Ainsi que sa sœur, Benjamin cherchait les plaisirs, les loisirs, et si la boussole du devoir ne l'avait pas guidé, alors qu'il vivait auprès de ses honnêtes parents, elle dévia vite sous le ciel de Paris, où tous les appétits sont sans cesse excités, où toutes les tentations assaillent les âmes faibles, et l'on sait combien les naufrages sont fréquents sur ce pavé, qui recèle plus de gouffres et d'abîmes que la mer. Benjamin succomba comme tant d'autres ont succombé ; comme eux, il fit des dettes, il contracta des emprunts, et et dix-huit mois après son débarquement à Paris, il vivait d'une double vie de déboires et de jouissances, d'angoisses secrètes et de fous-rires en public. Dans les moments extrêmes, il se confiait à sa sœur, qui gardait pour elle ces confidences.

Le dimanche et le jeudi, Benjamin dinait chez

les d'Hivray ; or, un de ces jeudis, un soir d'automne, le dîner, allongé par la présence des petites filles, avait été mélancolique. Amaury paraissait absorbé dans de tristes pensées qu'il mettait sur le compte d'une migraine. Benjamin jasait beaucoup ; il s'était versé quelques verres d'une blanquette de Limoux qui délie la langue, il y avait ajouté deux verres de Kummel, les mots lui venaient ; il raconta les opérations financières de son agent de change, qui négociait en ce moment un emprunt pour le Khédive ; Amaury écoutait, les sourcils froncés ; il avait précédemment bu un bouillon dans les affaires d'un héritier des Pharaons ; ce sujet épuisé, Benjamin tourna à la politique : on était aux dernières années du second Empire, le pouvoir inclinait à gauche, et Benjamin aussi.

Il interpella M. d'Hivray sur un sujet à l'ordre du jour : Amaury lui répondit froidement ;

« Ne me forcez pas à discuter avec vous, mon cher ; vous savez que nos chiens ne chassent pas ensemble. »

Un peu déconcerté, le jeune homme se prit à jouer avec la petite Odile ; il l'assit sur ses genoux et lui chanta d'abord la chanson normande :

C'est les Normands, m'a dit ma mère,  
C'est les Normands qu'a conquis l'Angleterre.

L'enfant riait, il voulut grandir son succès et commença un couplet, alors de mode à Paris, dans un certain monde.

« Ah ! Benjamin ! dit Lucie, en le menaçant du doigt. »

— Mon cher, des chansons normandes tant que vous voudrez, mais pas de refrain de café concert, s'il vous plaît. La mémoire qu'Odile n'emploie pas à apprendre son *Pater*, elle l'emploierait à cela.

— Allons, Odile, il faut nous taire, il faut être sage, dit-il, en remettant l'enfant sur sa petite chaise. Et voilà qu'il est dix heures ; je vais vous souhaiter le bonsoir. »

Ils'en alla, Lucie le suivit dans l'antichambre et pendant dix minutes, ils causèrent à voix basse. Lorsqu'elle rentra dans la chambre, la jeune femme avait l'air troublé.

« Que t'a dit Benjamin ? lui demanda Amaury.

— Rien.

— Rien ? Il t'a tenue dix minutes, à la pendule, pour ne rien dire ? Que lui disais-tu alors ?

— Rien ! dit-elle avec impatience. Je ne lui disais rien, je n'ai pas de secrets, mais lui puisque tu veux tout savoir, me demandait un peu d'argent.

— Et tu lui as donné ?...

— Ce que j'avais dans mon porte-monnaie : trente francs. Je ne suis jamais cousue d'or, tu sais.

— Je sais. Mais, Lucie, écoute sans aigreur ce que je te dis sans colère. Si tu donnais de l'argent à ta bonne mère, à Joseph, ton brave frère,



j'applaudirais des deux mains et, quoique notre bourse, tu me l'as fait remarquer, ne soit pas très garnie, j'y trouverai toujours de quoi venir en aide à ta famille. Mais, pour les plaisirs de Benjamin, café, théâtre, etc., etc., c'est autre chose, et je te prie instamment de ne plus lui donner un sou.

— Mais ce n'est qu'un emprunt.

— Tu sais le contraire, chère enfant, et, quand ce serait un emprunt, quand il me le rembourserait un jour, à cent pour cent d'intérêt, je parlerais de même : Benjamin est dans une mauvaise voie.

— Tu es sévère pour lui. Tu ne l'aimes pas.

— Pardon, je l'aimerais s'il ressemblait davantage à Joseph, et je ne suis pas trop sévère en pensant que la vie folle de Paris est très dangereuse pour lui. Crois-moi, ma femme, ne lui

donne plus d'argent ; il sentira l'aiguillon de la pauvreté qui lui donnera le goût du travail. Il aurait de l'avenir s'il voulait.

— Mais, Amaury, c'est si triste d'être jeune et privé de tout au milieu de ceux qui jouissent...

— La société est ainsi faite et, Dieu merci, telle qu'elle est, il y a place au soleil pour les gens de cœur.

— Bah ! dit Lucie, et nous-mêmes ! Tu cours bien après l'argent, cependant, tu fais des affaires, tu écris, tu fais des démarches, et nous n'arrivons pas.

— Nous n'avons pas pris le bon chemin, je crois, répondit Amaury avec un soupir. Enfin, Lucie, promets-moi : plus d'argent à ton frère ! »

Elle baissa la tête d'une manière affirmative.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## LA NIÈCE DE L'ONCLE ABEL

(SUITE)

La voiture du notaire entra dans la gare d'Aubusson.

« Enfin ! s'écria-t-il, avec un soupir de soulagement. Il était temps, voici le train.

Le sifflet de la locomotive lançait des sons aigus : la vapeur s'échappait en bruyantes colonnes, les voyageurs se répandaient sur le quai dans une tapageuse confusion ; maître Pousselin se sentait perplexe.

« Comment la distinguer, moi qui ne l'ai jamais vue ? songeait-il.

Une voix inconnue le tira d'embarras :

« Le notaire de Saint-Quentin n'est-il pas ici ? » demandait cette voix, tandis que la voyageuse à laquelle elle appartenait, promenait un regard interrogateur sur les groupes épars dans la salle des pas perdus.

« C'est moi, Madame, s'empressa de répondre le tabellion.

Madame Delétang le toisa d'un coup d'œil, et répondit à ses profonds saluts par un signe de tête.

« Très bien ; vous êtes exact, Monsieur, fit-elle ; puis, lui tournant le dos :

« Palmyre ! Palmyre ! ajouta-t-elle, en appelant sa femme de chambre qui se fourvoyait dans une fausse direction, où courez-vous, étourdie ? Allez-vous donc vous laisser voler mademoiselle.

Mademoiselle, fille de Madame, était une jolie

enfant qui le savait déjà, sûre d'elle-même prématurément et beaucoup plus perspicace, beaucoup plus pratique surtout qu'on ne l'était jadis à son âge.

« Allons donc, maman, me prenez-vous pour un bébé ? fit elle, en se rapprochant.

— Ma fille, Monsieur ! dit Madame Delétang au notaire.

— Votre nièce, Madame ! riposta celui-ci, désignant du geste la tremblante Sissi.

— Quoi ! c'est ma cousine ! murmura la jeune Marthe avec stupéfaction ; c'est ma cousine, ce petit fagot !

— Voilà une enfant à refaire. Quel ennui ! remarquait Madame Delétang poussant les petites filles l'une vers l'autre. »

Mais elles s'arrêtèrent à mi-chemin : l'attitude protectrice de Marthe, et son élégant costume intimidaient Sylvie ; la dolente physionomie et l'étrange accoutrement de celle-ci choquaient Marthe humiliée dans sa parenté.

« Embrassez-vous donc ! insistait Madame Delétang.

— Allons Sissi, courage ! souffla Jean à l'oreille de l'orpheline. »

Madame Delétang ne put dissimuler complètement sa contrariété devant la machine antédiluvienne que le notaire appelait son équipage ; Marthe faillit refuser d'y prendre place et Mademoiselle Palmyre lança sournoisement sur sa



maîtresse un regard moqueur n'exprimant rien de bon.

Cependant, en dépit de ses ressorts fatigués et de sa vicieuse construction, l'édifice roulant avançait. Tout à son cheval qui avait besoin d'être solidement tenu pour ne pas s'abattre en descendant les côtes, Monsieur Pousselin oubliait de réciter à sa cliente un petit rôle appris d'avance; mais celle-ci, à laquelle il avait présenté Jean sous son titre de baron, s'amusait à le faire causer; et découvrant qu'elle avait autrefois rencontré sa mère dans le monde parisien, elle le chargeait de lui annoncer sa visite. Marthe, fatiguée par une longue route, dormait en avançant ses lèvres; et Sylvie regardait poindre à l'horizon le toit de l'oncle Abel.

À chaque tour de roue qui en rapprochait les voyageurs, la vieille maison se dessinait plus nettement; d'inextricables lianes de tons divers enveloppaient ses murailles grises et son toit brun; les fenêtres scintillaient aux rayons rouges du soleil couchant; les feuillages des châtaigniers ondulaient sous la brise du soir, et tout au bas des pelouses un torrent minuscule roulait bruyamment son écume blanche qui alimentait plus loin le moulin d'un village.

Cet harmonieux ensemble de lumière et d'ombre, de jeunes fleurs et de vieux murs dégageait un parfum de poésie, auquel le souvenir du mort ajoutait un charme poignant pour Sissi... les mains cupées sur ses genoux, les lèvres serrées et les pupilles dilatées, elle songeait...

Enfin la voiture s'arrêta, la grille s'ouvrit comme à regret et le jet d'eau de la cour envoya ses liquides éclaboussures aux arrivants.

Maître Pousselin, dans une gamme de salutations, de plus en plus accentuées, étendit son bras vers le seuil, comme pour en faciliter l'accès à sa cliente; elle en prit la direction d'un air quelque peu désenchanté; mais la petite Marthe s'arrêta brusquement :

« Eh bien, où donc se trouve le château ? demanda-t-elle. Ce n'est pas cette mesure, j'imagine ? »

Une mesure, la maison de l'oncle Abel ! la plus somptueuse où elle fût jamais entrée, hormis le château de Laterrade, une mesure ! Cette insulte indigna Sissi et lui fit monter une larme aux yeux.

Bien d'autres indignations et bien d'autres larmes devaient suivre celle-là.

À peine installée, Madame Delétang voulut inventorier la vieille maison, et du matin au soir, durant quelques jours, Sissi, le cœur gros, entendit ses critiques et ses projets.

« Ce qui se trouve ici n'est pas du vieux, disait la parisienne ; c'est du rococo, voilà tout. Aucun bahut massif curieusement sculpté ! pas un tableau de maître ! pas une poterie sérieuse ! ce ramassis banal sent la bourgeoisie d'une lieue.

Il faudra nous débarrasser de tout cela au plus vite.

Se débarrasser de tous les objets qui gardaient encore l'empreinte aimée de l'oncle Abel ! comment cela se ferait-il ? Sissi ne le comprenait pas ; mais son petit cœur fidèle en saignait d'avance.

« Voyez-vous maître Pousselin, ajoutait Madame Delétang, lorsque le notaire lui faisait sa visite quotidienne, cet héritage est presque une déception ; je m'attendais à mieux pour ma fille ; encore si elle n'avait point à partager avec Sylvie !

— Mais Madame, « par tout passé, » affirmait le tabellion, le succession est belle ; les valeurs immobilières, rentes sur l'État, obligations de chemin de fer, etc. ; les héritages, la maison, le mobilier !

— Le mobilier ? on n'en parlera bientôt plus, et je compte, avec votre aide, régler promptement son sort. Quant à la maison... il sera toujours temps de la vendre si les circonstances en décident ainsi. En attendant, on pourrait lui donner un air moins bourgeois... une tourelle à chaque angle, par exemple... un perron seigneurial... quelques écussons taillés dans le granit... des plafonds plus élevés... nous aviserons. »

Bien que les plafonds parussent assez « hauts de cerveau » à maître Pousselin, il ne fit pas d'objections, et annonça que le commissaire-prieur du canton serait là dans demi-heure pour s'entendre avec madame au sujet de l'encan.

Ce dernier mot saisi au vol par Nanon lui fit lever, avec indignation, les bras au ciel.

« Pauvres de nous ! soupira-t-elle, la fin du monde ne sera pas plus triste ! »

Ce fut triste, en effet, malgré l'affluence des petits bourgeois et des paysans accourus des environs, ou plutôt à cause de cette affluence. Beaucoup d'entre eux ayant connu le défunt propriétaire, il est vrai, apportaient chez lui le respect dû à sa mémoire ; mais bien d'autres étaient demeurés sans relations avec cet homme mélancolique et doux qui parlait peu et songeait trop. Ceux-là pénétraient sous le vieux toit la tête couverte et le verbe haut ; ils dépréciaient « la marchandise » en échangeant de grosses plaisanteries sur ses emplois précédents, et leurs mains profanes palpaient, en les étalant au soleil, maintes reliques de famille, arrachées sans pudeur à l'ombre des vieilles armoires.

Réfugiée dans le coin le plus reculé de la maison, d'abord, Nanon se bouchait les oreilles et fermait les yeux ; mais bientôt une poignante curiosité la mordant au cœur, elle quittait sa retraite, s'avançant de quelques pas vers la foule qui lui semblait sacrilège, puis de quelques pas encore, et finissait par s'y mêler.

« A combien la guérite vermoulue, demandait un maçon ?

— Guérite ! grondait Nanon ! guérite le fauteuil du grand-père ! celui qui servait de chaire pour



lire aux domestiques réunis l'Évangile du jour ! guérite !

— Qui veut de la croûte aux champignons ? ricanait un ancien loustic de faubourg devant une vieille toile ternie par l'humidité.

— Une croûte ! le tableau que mon maître avait sous les yeux chaque soir en s'endormant, chaque matin à son réveil ! une croûte, ce qui ressemble de loin à la baronne de la Courtine, quand elle n'est pas triste !

— Et les bouquins ! Qui a des rats à nourrir ? Examinons ça : v... o... voy ! a... g... e... age ? voyage de... Ah ! ma foi, le nom est trop difficile. Et cet autre : v... o... y... voy !... Tiens, c'est tout des voyages. Qui qu'en use ?

— Moi ! fit Nanon dans une majestueuse colère. Tas de propres à rien, il ne sera pas dit que vous décrasserez vos doigts sur ces papiers-là : je les achète, entendez-vous ? et vous pouvez les faire monter, je ne reculerai pas. C'est sacré, tout ça, et la petite orpheline sera bien aise de le retrouver plus tard.

— C'est peut-être pour elle que le jeune baron s'embarrasse de toute cette « besogne », supposait une bergère en cape de droguet. Bon saint Oradoux ! comme s'il manquait de « bricoles » à la Terrade !

Mais Jean ne faisait pas de longues séances à l'encan. Il avait hâte d'en éloigner sa petite amie, retirée presque tout le jour dans le cabinet de travail, devant la grande fenêtre qui avait éclairé le départ de l'oncle Abel pour sa dernière excursion.

« Viens, lui disait-il, le bruit de cette maison te rend toute pâle. Viens, ma Sissy ; les oiseaux chantent, il fait bon dehors. Si l'oncle Abel était là, il t'enverrait à la promenade. »

— Non, Jean, il m'y emmènerait !

— Suppose donc que j'arrive de sa part, et suis-moi. »

La petite fille ne résistait pas à un conseil donné en ces termes. Cependant, sur le point de sortir, elle demandait :

« Et que dira madame Delétang ? »

— J'ai sa permission, mignonne. »

La tante de Paris se prêtait volontiers, en effet, aux fréquentes sorties de l'orpheline, dont le regard triste semblait un reproche. Souvent même elle confiait sa propre fille au jeune baron, et tout fier du rôle de protecteur, Jean se sentait à la hauteur de ses fonctions.

« Nous irons à la rivière, n'est-ce pas ? demandait toujours Marthe au départ. »

— Oh ! non ! pas là, pas là, suppliait Sylvie en songeant à la pêche suprême de l'oncle Abel. »

Jean dirigeait alors la promenade vers les hauteurs boisées, et Marthe murmurait avec dépit :

« C'est un peu fort ! me conduire où je ne veux pas aller !... Maman dit pourtant qu'un désir de femme doit être une loi pour un homme bien né ! »

— Comment faire ? objectait « l'homme bien

né » ; la pauvre Sissy, qui est si triste et que personne ne gâte plus, demande une chose, vous exigez le contraire... Je ne puis pourtant vous satisfaire toutes deux à la fois !

— On obéit d'abord... à la plus jolie ! riposta un jour la précoce petite fille.

— C'est ce que je fais ! répliqua Jean.

Un si grand étonnement se mêla au courroux de Marthe, à cette réponse qu'elle demeura muette.

« Je ne suis pas la plus jolie, rectifia Sylvie. Et je ne suis pas la meilleure non plus, puisque je contrarie Marthe. Mais je ne le ferai plus... non plus du tout ! A l'avenir, mon Jean, nous irons... où elle voudra. »

Cette amende honorable adoucissait l'exigeante cousine qui, pour ne pas demeurer en reste de générosité, daigna s'intéresser au paysage.

Ce n'est pas joli comme le bois de Boulogne, puisqu'on n'y rencontre pas d'autres promeneurs que des moutons, mais c'est gentil tout de même ; et puis l'on voit très loin, très loin et j'aime cela moi. Quelle est donc là-bas, cette ville traversée par la rivière, avec des maisons en haut, en bas, de tous côtés ?

— C'est Aubusson, fondée, dit-on, par une colonie sarrasine qui... mais vous ne savez pas encore ce qu'étaient les sarrasins. Un château-fort couronnait jadis la ville et ses ruines subsistent encore tout près de l'église, une grande église bien claire, placée très haut, comme pour se rapprocher de l'oreille du bon Dieu.

— Et ces grandes maisons carrées avec tant de fenêtres qui...

— Ce sont des fabriques de...

— Ah ! oui, oui, je sais ! des fabriques de tapisseries. Maman les aime énormément les tapisseries, les vieilles surtout qui coûtent très cher. Je voudrais habiter Aubusson pour en voir beaucoup, beaucoup !

— Vous verriez aussi beaucoup, beaucoup de malheureux, affirma Sylvie. Quand les métiers ne peuvent pas marcher, alors les ouvriers ne gagnent plus rien ; alors ils deviennent pauvres, pauvres ! Alors on voit dans les rues des hommes en cheveux blancs qui mendient et des enfants aussi. Alors cela fait tant de peine, tant de peine ! »

Marthe n'écoutait plus :

« Quel haut clocher, là-bas ! s'écria-t-elle. Il ressemble à la tour Saint-Jacques ; mais il est plus grand. Qu'est-ce que c'est ? »

— Le clocher de Felletin, une vieille ville aussi, rivale d'Aubusson, qui, comme celle-ci, a des fabriques de tapisseries et dont l'histoire...

— Ce n'est pas amusant les histoires de ville ! interrompit Marthe. Parlons plutôt du clocher. Peut-on monter tout en haut, tout en haut ?

— Certainement. On raconte même qu'un cheval y fut hissé par son maître, lequel ayant parié la chose contre un ami, au risque de casse



les jambes de l'animal, ne voulut pas en démordre, et...

— Il avait raison ! s'écria Marthe : il ne faut pas qu'un homme démorde.

— Mais s'il a tort, cependant ? objecta timidement Sylvie.

— C'est égal ; maman dit qu'un homme ne doit jamais, jamais céder à un autre homme.

— Pour se dédommager d'obéir à toutes les femmes, sans doute ? conclut malicieusement le jeune garçon.

Changeant de conversation avec la mobilité qui lui était habituelle, la petite parisienne se faisait nommer Saint-Quentin avec son église bizarre, Gentieux avec ses montagnes récemment et victorieusement reboisées. Elle questionnait Jean sur Crocy et sur Faux-la-Montagne, sur le plateau de Mille-Vaches, sur ses pittoresques environs, et son regard planant jusqu'à l'extrême horizon, s'arrêtait sur les lignes fuyantes et vagues du Puy-de-Dôme et des Monts-Dore.

« Ah ! c'est là-bas le Mont-Dore ? le Mont-Dore où il y a des eaux qui sortent toutes chaudes de terre ?... La comtesse de Torses et la marquise d'Esbon s'y rendent tous les ans, et maman m'y conduira quand je serai grande... pour ma santé.

— Comment sais-tu que tu seras malade à ce moment-là, puisque tu te portes bien aujourd'hui ? demanda Sissi, naïvement.

— Tiens ! est-ce qu'on n'est pas toujours un peu malade pour aller aux eaux ? C'est très distingué. Et puis l'on y rencontre tous ses amis et

même des personnes qu'on ne connaît pas ; alors si elles sont du grand monde, on fait connaissance et l'on a bien plus de salons à fréquenter quand l'on rentre à Paris. C'est maman qui dit cela. »

Si « l'histoire des villes » n'amusait point Marthe, les considérations mondaines étaient assez inintelligibles à Sylvie pour qu'elle n'y prêtât aucune attention. Elle cessa donc d'écouter sa cousine, et s'étendit sur la mousse pour contempler à son aise les innombrables insectes bruisant sous cette forêt en miniature. Marthe s'assit auprès d'elle en déployant un éventail qu'elle se mit à manier comme une femme, et Jean, laissant les petites filles se reposer, s'éloigna de quelques pas à la recherche d'un massif de framboisiers qu'il connaissait dans le taillis voisin.

« J'ai bien soif ! soupira tout à coup Marthe.

— Les bonnes petites fourmis ! murmurait Sylvie ; comme elles se dépêchent en portant de la nourriture à leurs fourmissons ! Est-ce fourmissons qu'il faut dire ?

— Que j'ai soif ! reprit Marthe plus haut.

— Et ce scarabée, comme il se tourmente à franchir ce brin de bruyère ! Attends, mon gros vert-vert, je vais t'aider.

— Dieu que j'ai soif ! cria, cette fois, la cousine de Paris.

Cette plainte bruyante arracha Sissi à sa contemplation.

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### POTAGE AUX ŒUFS.

Faites un potage au bouillon et aux pointes d'asperges, ou aux petits pois ; faites pocher des œufs à l'eau salée et très légèrement vinaigrée, placez un de ces œufs dans chaque assiette de potage.

### POMMES DE TERRE SOUFFLÉES.

Faites frire comme à l'ordinaire des tranches de pommes de terre, jusqu'à ce qu'elles montent à la surface de la friture ; retirez-les. Faites chauffer de nouveau la friture, et lorsqu'elle est fumante, rejetez-y les pommes de terre. Retirez-les lorsqu'elles seront soufflées.

### MELON CONFIT

Ouvrez le melon et coupez-le par petits cubes d'un ou deux centimètres, n'employez pas la partie tout à fait dure et verte. Faites infuser ces cubes dans du bon vinaigre, avec des clous de girofle et des bâtons de canelle, pendant trois jours ; après, faites bouillir le tout, en ajoutant une livre de sucre par pinte de vinaigre. Écumez. Quand le melon est bien tendre, on verse dans un bocal, et quand la conserve est refroidie, on la couvre avec un parchemin. On peut se servir de la partie du melon qui ne se mange pas à table.

Recette excellente et condiment délicieux pour accompagner les viandes brunes. On confit de même avec succès les baies d'églantier.



## POUR LES PAUVRES, S'IL VOUS PLAÎT!

Vous qui, d'un pas joyeux, sur la pente fleurie,  
Poursuivez le plaisir, de l'aube jusqu'au soir;  
Vous qui, la coupe en mains, au banquet de la vie,  
A la première place, aimez à vous asseoir;  
Songez, quand Dieu vous comble, à ceux qu'Il deshéríte;  
A ceux que la faim mord et que l'épreuve irrite :  
A ceux qui vont pieds nus, d'épines couronnés...  
Et, pour payer au ciel saintement ses largesses,  
Pour connaître à la fois toutes les allégresses,  
Vers ceux-là penchez-vous... et, sans compter... donnez!

Vous que l'illusion marqua d'un sceau funeste  
En s'envolant railleuse avant la fin du jour;  
Vous à qui, dans le cœur, maintenant il ne reste  
Que l'amer souvenir des bonheurs sans retour...  
Regardez, à travers votre deuil et vos larmes,  
Ceux qui, dans la tourmente aussi luttent sans armes  
Contre les désespoirs en leur nuit déchainés!  
Et, pour sécher vos pleurs... essayez leur paupière;  
Pour consoler vos deuils... égayer leur misère.  
Pour enrichir enfin vos jours pauvres... donnez!

MÉLANIE BOUROTTE.

## REVUE MUSICALE

## Festival de Berlioz à l'Hippodrome.

Nous ne laisserons pas s'achever la saison des concerts sans avoir parlé à nos lectrices de ce grand génie, si longtemps méconnu, mais qui vient enfin de conquérir complètement cet hiver la gloire et la popularité auxquels il avait droit.

Nous voulons parler de Berlioz dont le festival donné à l'Hippodrome, au commencement du printemps, n'a pu trouver place dans notre dernier compte rendu.

« Beethoven mort, il n'y avait que Berlioz qui pût le faire revivre; voilà ce que Paganini écrivait en 1838 à Berlioz, en lui envoyant ces vingt mille francs qui ont fait tant de bruit alors et depuis. Ils arrivaient à propos, car Berlioz qui, pendant toute sa longue carrière, n'a jamais pu arriver à la fortune, était en ce moment fort embarrassé pour faire face aux frais de deux séan-

ces qu'il venait de donner dans la salle du Conservatoire, et pour payer les instrumentistes et les choristes, ce qu'il a toujours fait avec la plus grande exactitude. Quand on félicitait le célèbre violoniste sur sa magnificence princière envers le jeune compositeur, il disait : J'ai fait tout cela avant tout pour Berlioz à qui j'ai été heureux de pouvoir rendre service, mais je l'ai fait pour moi, car, dans quelque temps, on dira : Paganini est le premier qui ait su reconnaître un homme de génie. En écrivant et en parlant ainsi, Paganini n'a fait que devancer de quarante ans le jugement que la postérité — qui, pour Berlioz, a commencé en 1869, — ne devait pas tarder à porter sur son compte. Aujourd'hui, les œuvres de Berlioz, à peu près délaissées pendant sa vie, ont reconquis la faveur publique et figurent au répertoire de nos grandes sociétés de concerts : le Conservatoire, les concerts populaires, l'Association Artistique du Châtelet, et enfin, le Festival donné



en son honneur dans l'immense salle de l'Hippodrome, l'effet produit par un choix de ses plus belles œuvres, les applaudissements et les acclamations enthousiastes qui les ont accueillies, sont un éclatant témoignage, qui, s'il en était besoin encore, consacrerait définitivement la mémoire de notre grand symphoniste français.

C'est à M. Ernest Reyer qu'avait été confiée la mission d'organiser et de diriger ce festival. M. Ernest Reyer a été un des plus chauds admirateurs de Berlioz. Il était auprès de lui à ses derniers moments, il est devenu son continuateur comme feuilletoniste musical du *Journal des Débats*, et a fini par entrer comme lui à l'Institut où il occupe la place laissée vacante par Félicien David, encore un admirateur et un ami d'Hector Berlioz; personne donc n'était plus que M. Reyer apte à pénétrer, à faire dignement interpréter la pensée du maître. .... »

On se sent vraiment le cœur navré quand on pense à tout ce qu'à dû souffrir cette grande âme tour à tour en butte aux traits de la jalousie ou de l'ignorance! Mais sa fierté égalait ses douleurs et jamais on ne le vit échanger ses croyances d'artiste contre de vains succès, ni subir les caprices de la mode ou de la routine.

Écoutons encore ce que dit M. A. Morel sur la beauté des œuvres de Berlioz et sur l'enthousiaste admiration que le public en a ressentie.

« Les noms de deux anciens et illustres maîtres brillaient aussi sur le programme. On sait la profonde vénération que Berlioz professait pour Gluck et Spontini; aussi, lorsque, à la clôture de l'Exposition de l'Industrie de 1844, il donna dans la grande salle des machines, mise à sa disposition par le gouvernement, un festival pour lequel il avait réuni un personnel de plus de mille musiciens, instrumentistes et choristes, voulut-il y faire exécuter, entre autres grandes œuvres, l'ouverture de *la Vestale* et la scène d'*Armide* qui renferme les deux chœurs : *Voici la charmante retraite, et Jamais dans ces beaux lieux*. C'est là sans doute la raison pour laquelle ces deux morceaux ont trouvé place dans le festival Berlioz. Parfaitement rendus sous l'habile direction de M. Vizentini, ils ont tous deux produit une grande sensation; surtout le fragment d'*Armide* dont la délicieuse gavotte en fa a fait un plaisir indicible.

C'est le héros de la fête qui a fourni tout le reste du programme. Une seule des compositions de Berlioz, la marche et chœur de la *Prise de Troie*, était nouvelle pour le public : elle a beaucoup de solennité et de grandeur. Tous les autres, le fragment symphonique, tristesse de Roméo et fête des *Capulets*, de *Roméo et Juliette*, le grand chœur du serment de réconciliation des *Capulets* et des *Montaigus* qui termine cette symphonie dramatique; le septuor des *Troyens*, le chœur des soldats et des étudiants de la *Damnation de Faust*, tous ces morceaux, disons-

nous, sont trop connus, trop universellement appréciés, pour qu'il soit besoin d'en faire ici de nouveau l'éloge. Bornons-nous à répéter ce que nous avons dit en commençant, qu'ils ont produit un immense effet, qu'ils ont été applaudis et acclamés avec enthousiasme, et ajoutons que le septuor des *Troyens* et le double chœur de la *Damnation de Faust*, ont été bissés par la salle entière.

Et ce sont là les sublimes pages que, sourds autant qu'aveugles, nous avons si longtemps laissées dans l'ombre, des pages que l'Allemagne tout entière sait par cœur depuis vingt ans! Mais il avait en lui, le grand symphoniste français, cette foi qui lui donnait la force de planer sur les hauteurs inaccessibles, où jamais ni la calomnie ni les outrages ne le purent atteindre. Les vaines clameurs sont passées, et voici la gloire qui s'avance et ne passera pas.

Dans une lettre que Berlioz écrivait au directeur du journal de Leipsik, les *Feuilles volantes*, et que l'espace ne nous permet pas de reproduire en entier, il fait une sorte de profession de foi qui commence par ces lignes : « La musique est le plus poétique, le plus puissant, le plus vivant de tous les arts; il devait en être aussi le plus libre, il ne l'est pourtant pas encore. De là nos douleurs d'artiste, nos obscurs dévouements, nos lassitudes, nos désespoirs, nos aspirations à la mort. »

Alexandre Dumas fils a dit avec raison : « Les artistes vivants ont, en France, un défaut qui nuit énormément à leur réputation; ce défaut, c'est de ne pas être morts. Tant qu'on vit, on n'est pas. »

Nous voulions faire entrer dans cette revue le compte rendu du grand Festival Gounod, qui a eu lieu récemment dans la salle du Trocadéro; mais nous sommes forcée de le remettre au mois prochain; l'immense succès obtenu, la beauté des œuvres qui s'y sont produites ne permet pas d'en parler légèrement. MARIE LASSAVEUR.

\*\*\*

On nous demande d'indiquer quelques titres de musique de chant et de morceaux de piano à quatre mains, en voici qui sont fort recherchés, et généralement peu difficiles.

Pour le chant :

*Sérénade de Ruy-Blas*, Léo Delibes.

*Chant d'Exil*, madame de Grandval.

Air de la *Flûte enchantée*, n° 14 : *Oui, devant toi, tu vois une rivale.*

Romance du *Sommeil de Psyché*, Ambroise Thomas.

Piano à quatre mains :

*Fatinitta* (valse), par Ed. Strauss de Vienne.

Grande Valse de la *Flûte enchantée*, par F. Burgmüller.

*Remembrance*, op. 16, par Daniele.

Voir la collection des romances sans paroles de Mendelssohn; transcriptions à quatre mains, par Renaud de Vilbac.

M. L.



## CORRESPONDANCE

## JEANNE A FLORENCE

Florence, ma vertueuse aînée, je suis décidément d'une massacrante humeur aujourd'hui !

« Cela t'arrive quelquefois, » répondras-tu. Hélas ! oui, je le reconnais en toute humilité, la rougeur au front, car c'est vraiment misérable et mesquin de se laisser ainsi dominer par les petites choses de la vie. Mais aussi quelle force d'âme ne faudrait-il point pour envisager avec sérénité la perspective qui est la mienne aujourd'hui :

Je vais faire des visites !

Allons, tu m'interromps encore pour t'écrier :

« Ce n'est que cela ! »

Et tu te moques franchement de ma mine désolée.

Mais, insensible amie, songe donc que mes moments sont précieux, puisque je les emploie tous au profit de nos chères abonnées ! à peine m'en reste-t-il de temps à autre quelques-uns à ma disposition, et je suis avare de ceux-là ! j'en suis avare ! Quand on me les vole, je me hérise, je me regimbe, je crie... et c'est le cas aujourd'hui.

Le temps est beau par hasard ou par caprice ; Paris se pare de tous ses charmes ; les pelouses et les massifs des squares et des promenades charment les yeux par l'éclat de leurs jeunes verdures ; il ferait bon traverser tout cela pour accomplir quelque pèlerinage d'art, de science ou d'amitié... le Louvre, l'hôtel de Cluny, le Bois, bien d'autres lieux encore m'attirent... il me semble entendre leurs voix me répéter : « Viens ! » dans un chœur plein de tentations... mais d'autres voix jettent leurs discordantes criailleries à travers cette grande et douce harmonie... Je reconnais l'aigre fausset de madame A., les inflexions cotonneuses de madame B., l'accent méridional de madame C, etc., etc., etc. Toutes ces femmes, trop polies à mon gré, puisqu'elles me font des visites que je dois leur rendre, toutes ces femmes aussi me répètent : « Viens ! »

Hélas ! ces timbres plus ou moins sonores ou fêlés s'unissent aujourd'hui pour m'accabler dans une seule voix : la voix du devoir ! le devoir mondain, c'est vrai ; mais celui-là aussi mérite que l'on compte avec lui, car il grandit parfois à la hauteur d'un devoir social... Pourquoi faut-il qu'en ce moment il ne me présente que des épines et

pas une rose ? Pourquoi justement les gens que j'ai à voir dans la journée font-ils, sans exception, partie de la catégorie des ennuyeux ?... Oh ! les ennuyeux, Florence, quelle affliction ! quelle peste ! Comme on devrait les envoyer tous dans une colonie pénitentiaire bien éloignée, de laquelle ils ne pourraient sortir et où il serait interdit aux gens d'esprit de se rendre ! Comme je signerais volontiers leur feuille de route, si j'en avais le droit !

En tête des listes de proscription, je placerais certainement la petite madame Rémot, toujours agitée, toujours enfiévrée, toujours en mouvement dans une petite sphère, comme ferait une anguille en un bocal... Cette femme-là, je le suppose, est cependant douée d'un cœur et d'un cerveau comme toi, comme moi, comme tout le monde. A quoi occupe-t-elle ce cerveau et ce cœur ? Sa couturière d'abord, ses fournisseurs de brimborions ensuite, sauraient te le dire !

Viendrait ensuite le ménage Duffet... Figure-toi un grand vieux mari tout os et parcheminé, avec des lunettes bleues, au nez pointu et du coton dans les oreilles ; en face, une bonne grosse boule ronde et rouge comme une pivoine en pleine floraison ! C'est un couple politique, ma chère ; monsieur est d'une opinion, madame, d'une autre. Toujours on les trouve un journal dans les mains, un journal sous les yeux, un journal sur les genoux ! Les journaux s'empilent sur leurs tables, envahissent les coffres à bois, encombre la maison ! Ils en vivent ! grand bien leur fasse ; mais qu'ils n'infligent pas à tout venant cette nourriture indigeste ! qu'ils n'imposent pas aux amis de la paix le spectacle de leurs incessantes discussions, leurs appréciations toujours contraires, et leurs prophéties constamment opposées !

Et dire que, en sortant de là, je devrai me rendre chez les Gravelu ! Ceux-là, Florence, s'entendent trop bien. Un éternel amen sort des lèvres de la femme à chaque phrase du mari. Celui-ci, malheureusement, ne peut rendre cette politesse conjugale : il est sourd comme, en vérité, il ne devrait pas être permis de l'être, et le hasard ne laisse jamais une de ses réponses tomber à



peu près juste. Le mari et la femme sont des vétérans du commerce, enrichis suffisamment et retirés depuis longues années. Impossible d'échanger deux idées avec eux, attendu qu'ils n'en ont pas une à votre service, les combinaisons et les exigences du doit et de l'avoir ayant absorbé le peu d'intelligence que la nature parcimonieuse leur avait départie.

Quant à madame Dumel, qui a huit enfants à élever, en fait de considérations maternelles, elle ne monte pas plus haut que les coqueluches, les rougeoles et les vermifuges. Mais quelle consommation elle en fait !

Mademoiselle de Sélusse n'élève que son chat, aussi est-il horriblement conduit... comme tous les enfants uniques, il lui laisse toutefois assez de loisirs pour l'étude du blason. Quand Moumour, bien repu, file sur ses genoux, elle feuillette des parchemins moisissés, des bouquins à reliures de veau, et fouille à pleines mains les trésors héraldiques. Et moi, qui n'ai jamais pu lire trois pages de d'Hozier ! comme je vais lui sembler sottement bourgeoise ! mon infériorité m'humilie d'avance.

Mais l'heure s'écoule ; ma robe grise est étalée sur mon lit, et Jeannette me remet un chapeau neuf que m'envoie madame de Bysterweld. Alons, un peu de courage : enfilons la robe ; arborons le chapeau et partons. A tantôt, ma Florence ; je te ferai part de mes impressions.

Me voici de retour. Tu crois que je vais dire : « Enfin ! » ou m'écrier : « Ouf ! » Eh ! bien non ; les heures ont passé plus vite que je ne m'y attendais.

A peine en voiture, je me pris à méditer sur les inconvénients du temps perdu dans cet échange de politesses où je n'aurais rien à gagner absolument... c'est ma vanité qui parlait ainsi. Puis, je songeai : « Pourquoi faire ce métier de dupe ?... si je ne puis butiner une goutte de miel sur les orties sans fleurs auxquelles je vais me piquer, amusons-nous du moins à leurs dépens ; moquons-nous de leurs ridicules, rions de leurs travers, et rapportons ce soir, au dîner de famille, un bon plat de malices pour le dessert. »

Bientôt je me demandai si cette manière d'utiliser les ennuyeux était avouable, et je ne tardai pas à me répondre... non !

Que faire d'eux, alors ? car j'étais bien décidée à m'en servir en femme pratique, en femme utilitaire, qui veut tirer parti de tout. L'inspiration ne me venant pas, je comptai sur l'imprévu et je sonnai résolument à la porte de madame Rémot. Dans le vestibule, je rencontrai son mari qui fuyait la maison :

« Ah ! vous arrivez à propos pour consoler Hermine, me dit-il, moi, je n'y peux rien et je me sauve. Si l'attaque de nerfs survient, tirez-vous-en comme vous pourrez ! »

La jeune femme, en effet, avait les yeux rouges et la physionomie bouleversée.

« Ah ! quel malheur ! gémit-elle en m'apercevant, ces choses n'arrivent qu'à moi !... Imaginez, chère mademoiselle, que ma cousine Dolfus est morte !

— C'est un grand malheur, en effet. Et son mari ?

— Oh ! son mari est comme tous les maris ! Il se consolera. Elle ne lui faisait pas d'ailleurs la vie fort douce.

— Ses enfants, du moins ?...

— Oh ! ses enfants peuvent se passer d'elle ! Les filles sont mariées, et les garçons ont pris leur vol.

— Mais...

— Mais, comprenez-vous ?... Me voici en deuil ! Impossible d'aller ce soir au bal du ministère !... Si vous saviez quelle merveille de toilette j'y devais produire ! Une création ! un rêve ! Ah ! c'est trop malheureux !

— Vous l'exhiberez une autre fois.

— Cette fois-là, j'en aurais inventé une autre. C'est une toilette de moins à faire. On n'a pas plus de guignon ! Attendez au moins que je vous montre cet idéal. »

Je dus, hélas ! subir l'exposition et l'analyse de la « création » dans tous ses menus détails, et la conversation de la femme en deuil ne roula pas sur autre chose. Je ne l'écoutais pas, mais je l'entendais trop et, pendant qu'elle parcourait à plein vol le domaine de la frivolité, je songeais au mari fuyant la maison vide de joies domestiques, aux enfants livrés à des serviteurs, à l'emploi des belles années de cette jeune femme qui se préparait une vieillesse idiote et désolée... Je voyais l'or pur dédaigné pour le clinquant et je me demandais avec terreur comment cette âme rendrait compte un jour des « talents » confiés en ses mains. J'essayai doucement quelques paroles sérieuses que l'on ne comprit pas... Mais je ne veux point me décourager... Dieu me confie peut-être cette « ennuyeuse » à éclairer... Je reviendrai la voir ! En tout cas, si je ne puis rien pour elle, du moins son exemple me prêche-t-il éloquemment la simplicité, le travail et la retraite. Merci, madame Rémot ! Je n'ai pas perdu mon temps chez vous.

Un article de l'*Union*, répondant à la *Liberté*, passionnait en sens contraire les époux Duffet, quand on m'ouvrit leur salon. A droite de la cheminée, la femme agitait d'une main son cher journal, et de l'autre une pelle à feu, ce qui enlevait bien quelque chose à la dignité de son geste ; à gauche, le mari brandissait avec fougue sa feuille favorite et martelait le tapis de coups de talons parfaitement réguliers. Je fus prise pour arbitre de la querelle ; heureusement, on ne me donna pas le temps de prononcer mon jugement, et le double plaidoyer continua sans interruption, comme un duo d'opéra. Les deux orateurs,



j'allais dire les deux virtuoses, entassaient arguments sur arguments, sans se convaincre l'un l'autre. C'était peu amusant, mais cela finit par m'offrir un sérieux intérêt; j'en tirai même les conclusions philosophiques et pratiques suivantes : Notre époque n'est en vérité ni aussi gagnée que le prétendent ses détracteurs, ni aussi perfectionnée que le proclament ses fanatiques. Avant nous, les hommes furent héroïques et coupables comme ils le sont aujourd'hui, comme ils le seront demain... L'humanité, tour à tour criminelle et sublime en ses œuvres, est donc une grande malade dont il faut plaindre les égarements et panser les blessures... si la guérison de ce corps immense doit s'opérer un jour, ce ne sera que par ses propres efforts... nous en sommes les membres; travaillons donc incessamment à notre salut personnel, en vue de la cure générale; ce sera la plus patriotique des œuvres et la meilleure des politiques !

Sur cette tirade que je débitai d'une seule haleine, je laissai madame Duffet pensive, tourner sa pelle dans ses doigts comme un fuseau, et M. Duffet, plier son journal en hochant la tête. Si je ne les ai convaincus ni l'un ni l'autre, avec un peu d'attention et de bonne volonté, j'ai du moins tiré de leur conversation plus d'un enseignement.

Le bonhomme Gravelu m'accueillit avec un soupir, aussitôt reproduit par sa tendre moitié :

« Je ne me sens pas bien, mademoiselle; mon cerveau bourdonne, le nez me pique et j'ai rêvé cette nuit d'un lapin noir, ce qui est toujours mauvais signe, comme vous savez.

— C'est toujours mauvais signe ! répéta la vieille dame.

— Et puis, reprit le mari, le temps est si malsain ! depuis l'an mil huit cent vingt-neuf nous n'avons pas eu un printemps pareil. Tout le monde est enrhumé.

— Tout le monde est enrhumé ! confirma madame Gravelu, en soulignant sa phrase par un éternement.

Après la question de santé, après la pluie et le beau temps, vint la cherté des vivres, puis ce fut la scélératesse des domestiques, puis tous les sujets analogues remplis de charme et de nouveauté. Peu à peu, cependant, les doléances générales prirent un cours plus intime : le vieux couple, se souvenant tout haut, retournait en arrière, m'entraînant avec lui, et je pénétrai pas à pas jusqu'au cœur de ces deux vies laborieuses et cachées... sous le même joug, allégé par leur tendresse mutuelle, les époux avaient supporté la chaleur des jours et le poids des hivers avec courage et sérénité, préparant l'avenir de leurs enfants... il fallait pour cela travailler et compter, se priver souvent de sommeil et toujours de distractions — qu'importe ? à ce prix ils avaient donné à Dieu des serviteurs, et d'intègres citoyens à leur pays... les enfants poursuivaient leur tâche au

loin, mais les parents se consolait de la solitude en songeant à ces chers absents... et le saint amour fleurissant encore sur les ruines de leur existence en rajeunissait l'aspect flétri... Tous les ridicules de ces bonnes gens s'effacèrent devant l'émotion qui me gagnait... je me dis que les enseignements du cœur sont les plus riches et je remerciai mentalement ces « ennuyeux », ces deshérités de l'intelligence pour les perspectives qu'ils m'avaient ouvertes sans y songer...

Madame Dumel tenait un enfant dans ses bras; un autre s'étendait sur ses genoux, un troisième s'asseyait sur ses pieds écartés en éventail. Le possesseur des pieds tentait l'assaut des genoux, celui des genoux aspirait à la conquête des bras et celui des bras défendait sa place à coups d'ongles. Deux ou trois bambins jouaient la comédie sur un lit dont la ruelle servait de coulisses et l'ainé de la famille était en train de détraquer la pendule sous prétexte de la remonter. Un bataillon de casseroles mignonnes, de bouilloires et de cafetières murmurait, mijotait, bouillonnait dans la cheminée; et les fenêtres toujours closes, les portes encore garnies de bourrelets, empêchaient l'air de se renouveler dans cette chambre serre-chaude.

Les trépignements, les chants, les cris, les rires, rendaient impossible toute conversation entre la mère de cette charmante famille et moi. J'eus donc toute facilité pour observer... cette amollissante éducation physique, cette licence morale qui permet à tous les égoïsmes de dessécher le cœur, me donnèrent le mot des défaillances de toute une nation... et je me promis d'écrire là-dessus un livre qui ne sera point lu peut-être, mais dont la composition soulagera ma conscience d'écrivain.

Moumour avait une patte endommagée, ce qui rendait sa maîtresse fort dolente; de plus la noble demoiselle fouillant sans résultat des parchemins difficilement découverts, se perdait dans les origines des du Kerbec ! Dataient-ils de 1407 ou de 1408 ?... Impossible de le prouver !... Devant le stérile emploi de cette occupation, je fus prise d'une commisération que ma physionomie trahit aussitôt. Mademoiselle de Silusse s'y trompa; et, reconnaissante de l'intérêt que je semblais prendre à ses préoccupations, elle entra dans les miennes et me parla du *Journal des Demoiselles* :

« Renouvellerez-vous cette année l'expérience qui a si bien réussi l'an dernier ? me demanda-t-elle. »

— Quelle expérience ?

— Mais les abonnements d'essai à l'édition hebdomadaire ?

Je n'y songeais pas; l'idée, toutefois, me sembla bonne et je l'ai soumise à notre administration, qui l'a adoptée. Tu peux donc annoncer à toutes tes amies — et les nôtres, je l'espère du moins, — que le troisième trimestre de l'édition orange, à sa-



voir : juillet, août et septembre, leur sera adressé à titre d'essai, à la condition de nous envoyer :

Les abonnées à l'édition chamois.	3 50
— — bleue...	2 50
— — verte...	2 »

Si cette proposition leur sourit, avec « l'ennuyeuse » mademoiselle de Silusse, encore je n'aurai pas perdu le temps de ta

JEANNE.

*Nota.* — A la fin du trimestre, les personnes qui voudront continuer à recevoir leur ancienne

édition, n'auront absolument rien à faire ni à dire pour qu'il en soit ainsi.

Celles qui voudront achever l'année avec l'édition orange, auront à nous envoyer :

Les abonnées à l'édition chamois.	5 »
— — bleue...	3 »
— — verte...	2 »

Nous prions instamment les personnes qui désireraient faire cet essai, de vouloir bien nous en prévenir dans la première quinzaine de juin, afin que nous soyons en mesure de les contenter toutes dès les premiers jours de juillet.

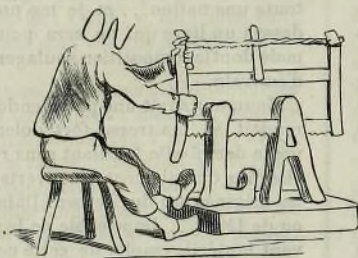
## MOSAÏQUE

### LA BANQUEROUTE D'ÉDOUARD III.

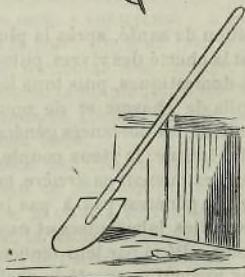
Vers l'année 1336, la République de Florence avait atteint le plus haut point de sa prospérité; plusieurs banquiers florentins prêtèrent au roi d'Angleterre Édouard III, des sommes considérables. Il était alors en guerre avec la France; cette guerre absorbait ses ressources, il ne put faire face à ses engagements, et se déclara insol-

vable, par un acte public, daté de 1339. Cette faillite royale mit fin à la prospérité commerciale de Florence; une foule de familles qui avaient confié leurs capitaux aux banquiers d'Édouard, se trouvèrent ruinées; le commerce des laines, si actif à Florence, tomba et ne se releva jamais, et les révolutions, qui suivent ordinairement les désastres financiers, achevèrent la ruine de la ville, qui ne se releva que sous les Médicis.

## RÉBUS



*Eribun l*



Explication du Rébus de Juin : L'Orage déracine le chêne et pas le roseau.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

9-1652 PARIS. — MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64